

LE PLUS GRAND  
HEBDOMADAIRE  
DES FAITS DIVERS

9<sup>e</sup> Année - N° 404

1 fr. 50

Le jeudi 16 PAGES

23 JUILLET 1936

DIRECTEUR :  
Marius LARIQUE

# DETECTIVE



## JE POURSUIS MON VOLEUR

Lire, pages 2 et 3, le  
récit pittoresque du  
joaillier Hayat qui tra-  
qua, jusqu'en Colombie,  
son voleur Rozanis.

# JE PO

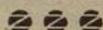


il me le rendra, je te le repasserai. La barrette ? Qu'est-ce que j'en ai fait ?... Ah oui, je sais : c'est une cliente qui me l'a demandé pour dîner aux Ambassadeurs, ce soir. Tu en as besoin ?

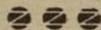
— Non, non, ne te presse pas.

Il y a ainsi, constamment, une masse de bijoux, de pierres précieuses de plusieurs millions, qui passe de mains en mains, entre marchands, revendeurs, courtiers de la rue Cadet. Tout cela sans papier, sans reçu. La profession exige une pareille confiance. On ne vend pas une perle de cent mille francs comme une machine à écrire. Il faut poursuivre le client, l'allécher, saisir l'occasion, la montrer à cent personnes différentes avant de trouver l'acquéreur. Aussi, le milieu des diamantaires est-il fermé. Il a ses coutumes, ses règles, presque sa race puisque presque tous sont israélites. Il a un comité d'arbitrage qui tranche, avant les tribunaux, les différends entre ses membres. Et en réalité, il n'y a pour ainsi dire jamais d'histoires entre eux. Tous respectent la règle du jeu. Mais quand par hasard « un de la rue Cadet » transgresse la loi du groupe, il est d'abord jugé, déshonoré par ses pairs avant d'être livré à la justice.

J'ai voulu donner cette explication, cette atmosphère du milieu des diamantaires parce qu'elle sont nécessaires à la compréhension de l'histoire qui nous occupe.



Je ne sais pas ce que la Police Judiciaire pense de cette aventure. Je serais étonné qu'elle en tirât vanité. Pour la première fois peut-être, en France, la carence de la police n'a pas suffi à assurer l'impunité à un malfaiteur. Pour la première fois des victimes d'un vol se sont réunis en syndicat et ont décidé de rechercher elles-mêmes leur voleur. Le plus fort c'est qu'elles ont réussi. Un des volés, se transformant en détective et révélant des dons foudroyants, laissa sur place, comme on dit en jargon sportif, les célébrités de la Sûreté Nationale, poursuivit le voleur jusque dans le nouveau monde et le fit arrêter. C'est un précédent qui peut être dangereux, et pour la tranquillité des criminels et pour celle de la police. Je veux dire que cette dernière ne pourra plus, en cas d'échec, se réfugier derrière la fameuse formule : « Rien à faire. Pas d'indices, pas de moyens de retrouver le malfaiteur ». Désormais, la victime regardera les policiers d'un air sceptique et leur dira : « C'est bien, je vais m'occuper de ça moi-même. »



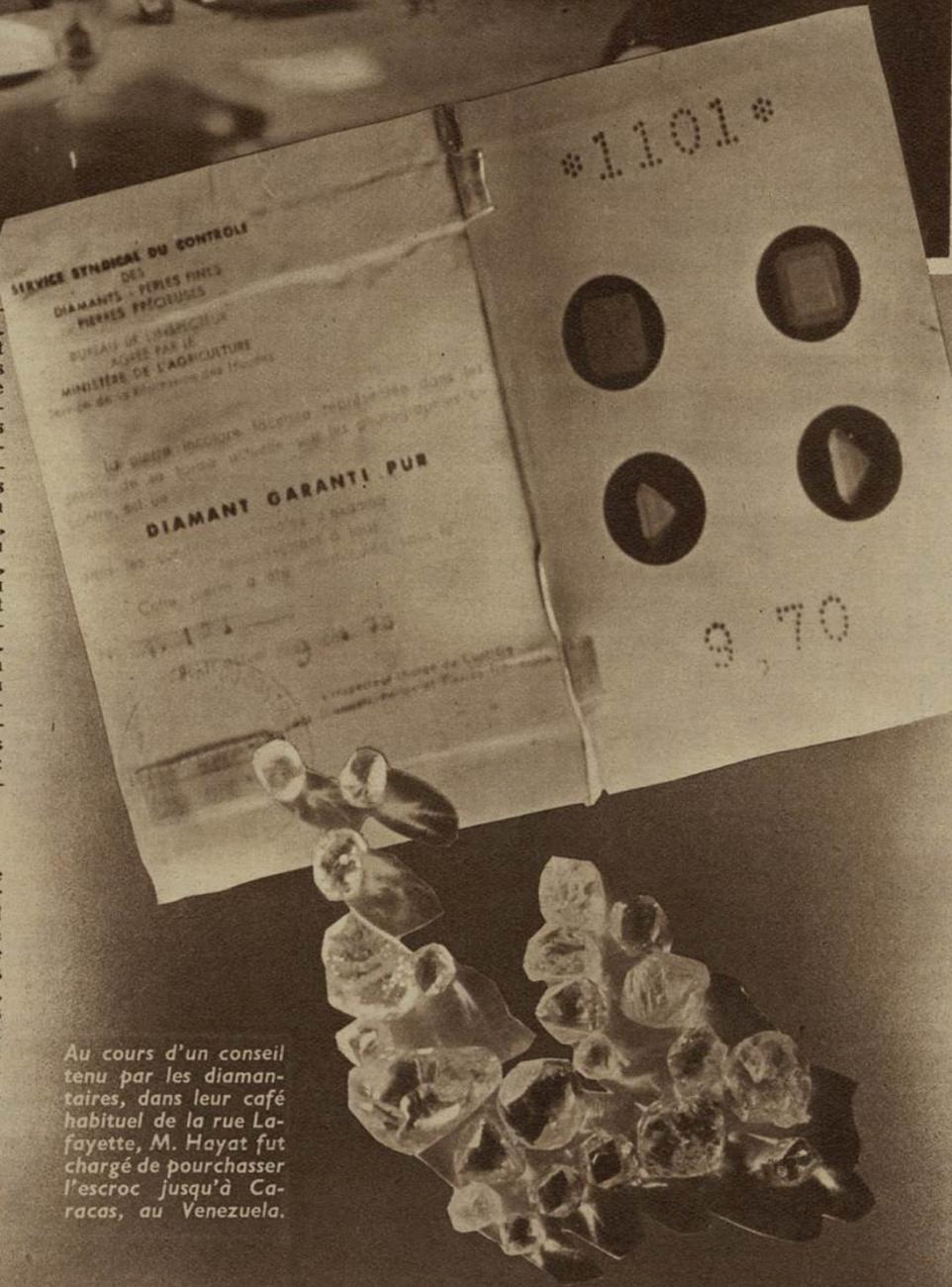
L'affaire Rozanis se déroule tout entière dans ce milieu des diamantaires, juifs pour la plupart, et qui ont leur quartier général dans le parage du carrefour Cadet-La Fayette. Là, sur des tables de café, ou même dans la rue, sur le trottoir, se traitent des marchés de centaines de milliers de francs, d'un simple signe de tête. On voit de petits messieurs crasseux, à qui l'on donnerait dix sous si on les voyait arrêtés dans le coin d'une porte, sortir de leur gousset des diamants qui valent des fortunes. On entend devant l'apéritif des dialogues de ce genre :

Dis donc, tu ne pourrais pas me prêter une émeraude, quelque chose de beau ?

Ou bien :

Qu'est-ce que tu as fait de mon collier de perles et de ma barrette de diamants ?

Le collier, je l'ai donné à Jacob. Quand

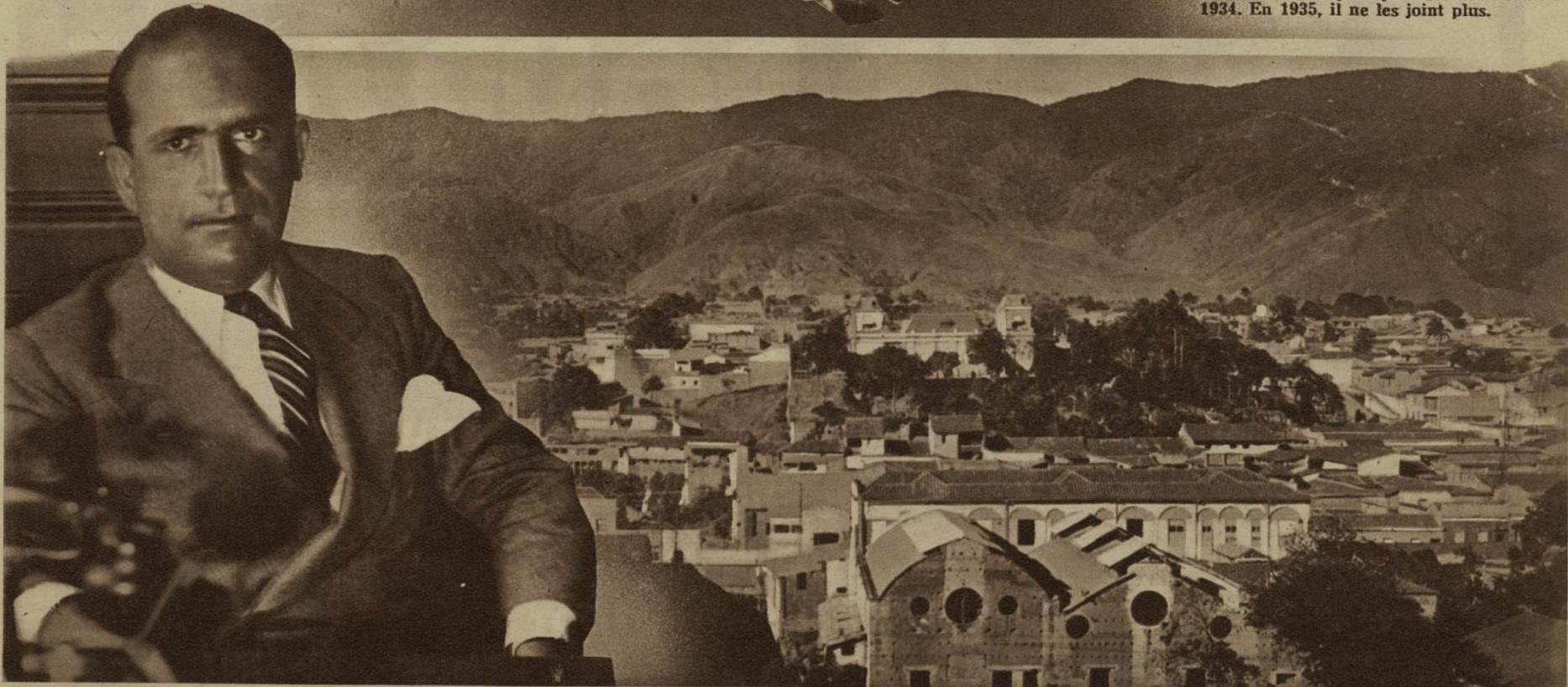


Au cours d'un conseil tenu par les diamantaires, dans leur café habituel de la rue La-fayette, M. Hayat fut chargé de pourchasser l'escroc jusqu'à Caracas, au Venezuela.

Rozanis, Avram-Emile Rozanis, est le fils d'un riche diamantaire. Il mène l'adolescence saine des fils de famille où l'argent abonde. Et jusqu'à vingt-trois ans il ne se préoccupe guère de son avenir, ni de travailler. La perle se vend bien, le papa Rozanis revient tous les soirs à la maison avec une mine radieuse et ne chicane pas quand l'enfant gâté le tape plus qu'il n'a été convenu. Puis la période dorée passe. Le père Rozanis fait de mauvaises affaires. Si mauvaises qu'en quelques mois il se ruine complètement. Il ne sait pas réagir contre ce coup du sort. Un matin, il se suicide, laissant une veuve sans ressources avec quatre enfants.

C'est fini de rire. Avram le comprend et, sans rechigner, se met au travail. Naturellement, il n'a qu'un débouché, qu'une vocation, le métier de son père. Et comme le père Rozanis n'a laissé que de bons souvenirs dans la corporation, on accueille son fils, on lui fait une place, on l'aide. D'ailleurs, il est intelligent, travailleur. Rapidement il réussit. Non seulement sa mère et ses quatre sœurs sont tirées d'affaires, mais bientôt on peut reprendre la vie large d'avant la catastrophe.

Huit ans après, en 1933, il se marie. Il semble bien qu'il est installé solidement, qu'il n'a plus qu'à mener une laborieuse existence de bons bourgeois. Mais la malchance qui s'était acharnée sur son père ne le ménage pas non plus. Sa femme tombe malade et d'une maladie assez rare, mais douloureuse et surtout délicate à soigner. Elle a un goître exophtalmique. C'est une maladie de riche et Rozanis ne lésine pas pour faire soigner sa femme. Il consulte les plus grands spécialistes. La maladie se prolonge. Les médecins se succèdent et aussi les traitements compliqués, onéreux. Brusquement, Rozanis s'aperçoit qu'il ne peut plus tenir le coup. L'argent file et, d'ailleurs, il travaille moins bien. Il est inquiet ; sa femme, aigrie par son mal, ne lui donne plus cette quiétude du foyer, nécessaire aux hommes d'affaire. Il joint juste les deux bouts en 1934. En 1935, il ne les joint plus.



# URSUIS MON VOLEUR

Alors, il vole, sous la forme de l'abus de confiance. Une cliente, la baronne de Nexant, lui a remis une merveilleuse rivière de diamants pour échanger ceux-ci — ironie du sort! — contre des « larmes », perles qui doivent leur nom à leur apparence. Rozanis démonte ce bijou, vend les brillants. Il se « fait » carambouilleur pour se procurer l'argent nécessaire aux frais ruineux occasionnés par la maladie de sa femme.

Mais la baronne insiste, comme de juste, pour l'exécution de l'ordre qu'elle a transmise à l'indélicat diamantaire. Elle s'impatiente, s'inquiète, réclame par lettre et par téléphone :

— Et mes « larmes » ?...

A bout d'arguments, de faux-fuyants, de tergiversations embarrassées, Rozanis ne peut plus reculer devant l'aveu de sa faute. Il va trouver la baronne. En fait de « larmes », il lui apporte les siennes ! Il pleure, en effet, comme un enfant, en se confessant. Il a des tremolos dans la voix en parlant de ses malheurs, de sa femme malade, de son foyer assombri, de ses difficultés financières. D'ailleurs, son affliction est sincère. Son repentir le paraît également. La baronne de Nexant se montre compatissante. Elle pardonne au voleur. Mais elle retient en compte, au négociant, le montant du bijou « lavé » — ainsi dit-on d'un butin revendu. Rozanis accepte avec gratitude de signer quatre traites, valant, au total 100.000 fr.

Il a signé sa perte définitive !

Car où trouver l'argent pour payer l'énorme dette, ajoutée à toutes celles qu'il a déjà accumulées ? L'échéance approche. Rozanis s'affole. De plus, il est excédé par les soucis d'affaires, par le caractère de plus en plus acariâtre de sa femme incurable. Il s'ouvre de ses tourments à un ami, un diamantaire comme lui, mais une crapule, coupable de plusieurs escroqueries, et fort mal vu dans la corporation des courtiers en pierres précieuses. Celui-là se nomme Mayer, encore qu'il soit Grec...

Rozanis lui dit :

— Je suis à bout ! La malchance s'acharne contre moi. Je n'ai plus qu'une idée : partir, m'évader, me faire une autre vie ailleurs, pour oublier tous les em... que j'ai eus jusqu'à présent.

Mayer, le mauvais génie du malheureux désemparé, lui inspire cauteusement un projet méphistophélique :

— Fuir ? murmure-t-il, les paupières mi-closées sur ses yeux pleins de perversité. Echapper au marasme, à tes angoisses, à ton foyer sans joie ? Pas difficile ! Tu te fais confier un lot de bijoux, tu le « bazardes » et tu f... le camp avec le fric. Ça se fait d'ailleurs très couramment dans cette époque bouleversée.

Rozanis ne répond pas. Il rêve. Il médite. Il se livre à lui-même un combat secret et difficile. Les scrupules, les sentiments, les pensées néfastes se livrent bataille sous son crâne. Le génie du mal finit par l'emporter sur le naturel, au demeurant honnête, de l'homme traqué par les circonstances. Il adopte le plan de Mayer, le fourbe amoral.

Mais le diabolique conseiller ajoute.

— Tu ne peux pas t'embarquer dans cette affaire-là tout seul. Il te faut un auxiliaire, un aide. Je suis ton homme ! Procure-toi les bijoux. Pour ça, tu n'as qu'à imaginer une histoire. Raconte que tu as un client qui se marie — par exemple : à Béziers — et qu'il t'a chargé de lui fournir des bijoux pour la corbeille de fiançailles. Quand tu auras les « diams », je te trouverai un homme pour les « laver ». Nous ne te prendrons, lui et moi, qu'une petite commission. Tu auras largement assez, avec le reste, pour aller tenter la chance sous un autre climat...

Ainsi fut fait. Rozanis était « en affaires » avec un de ses riches confrères, M. Hayat. Il lui présenta comme une fructueuse aubaine l'imaginaire hyménée du Biterrois. Le diamantaire sollicité se frotta les mains, ouvrit ses coffres, remit au « revendeur » un vrai trésor : 700.000 francs de bracelets, de colliers, de perles et de diamants.

Le lendemain, Mayer rejoignait Rozanis dans le sous-sol, au lavabo, du Café des Diamantaires, rue Lafayette. La dame préposée à l'entretien du local avait autre chose à faire que de les observer. Tandis qu'ils étaient côte à côte, chacun dans une de ces niches de faïence réservées aux commodités naturelles, les bijoux passèrent d'une poche à l'autre. Puis on se sépara en se disant tout simplement :

— A bientôt ! Je te « passerai » un coup de téléphone.

Quand Rozanis revit son acolyte, celui-ci lui annonça qu'il avait trouvé un acheteur pour les bijoux dérobés à M. Hayat. Le troisième larron était Goldenberg, un Oriental également, un Roumain naturalisé français. Il avait accepté l'offre de Mayer, pour la somme de cent mille francs. Mais le démarcheur marron dit à Rozanis :

— Il ne m'en donne que soixante mille : cinquante mille pour toi ; dix mille pour moi.

Le jeune diamantaire en rupture de ban sursauta.

— Cinquante mille... pour sept cent mille francs de valeurs ? Il se f... de nous, ton Goldenberg.

Veux-tu, oui ou non, sortir de tes em...ents ? insista le mauvais génie. Alors, accepte le marché, mon vieux ! D'ailleurs, j'ai pris l'initiative de traiter l'affaire, puisque tu m'avais confié le butin.

Rozanis ne put que s'incliner. Il reçut, sur-le-champ, un premier versement de six mille francs, dont cinq mille en billets de la Banque de France et cinq mille en pesetas, dans le but de se rendre en Espagne, pour s'embarquer ensuite à destination du Venezuela.

— Tu toucheras le solde demain, affirma Mayer. Je serai à la gare d'Orsay un quart d'heure avant ton départ.

Entre temps, le fugitif convoqua un autre de ses amis, l'honorable M. Oudard, qui, lui, participa en toute innocence à la réalisation du plan machiavélique. C'était un camarade d'enfance de Rozanis, un « copain » de toujours, le précieux ami qui, selon Cicéon, serait ce que les Dieux ont donné de meilleur à l'homme.

Coco, lui dit le coupable, tu vas me rendre encore un service. Voici : j'ai connu dernièrement à Bordeaux un petit poulet de grain qui m'excite beaucoup l'appétit. Je vais la rejoindre. Nous passerons quelques jours ensemble, le temps de faire connaissance plus intimement.

— Entendu, Emile : mes bénédictions t'accompagnent...

Merci ! Mais toi, tu vas aller à Béziers pendant ce temps-là. Voilà six cents francs pour le voyage et pour les quatre jours que tu passeras là-bas. Et puis voici deux lettres : l'une pour ma femme ; l'autre pour un de mes confrères diamantaires, M. Hayat. Tu mettras ça à la poste, de façon que personne ne soupçonne que je m'offre un peu de bon temps au lieu de visiter la clientèle. Tu as compris ?

— Oui, Emile !

— Alors, va...

M. Oudard exécuta débonnairement le stratagème. De son côté, Rozanis s'embarqua, accompagné à la gare par Mayer. Seulement, Mayer n'apportait qu'une partie du solde du montant des bijoux volés.

— Je t'avais promis le tout pour aujourd'hui, s'excusa-t-il, mais Goldenberg n'a pas trouvé les fonds nécessaires. Voilà vingt mille francs au lieu de quarante mille. Je t'enverrai le reste dès que j'aurai ta nouvelle adresse.

Non, recommanda l'interlocuteur. Voilà d'abord deux mille francs que tu remettras à ma femme. Sur le solde définitif, tu en déduiras deux mille autres pour retirer une bague que j'ai engagée au Crédit Municipal. Tu prendras également huit cents francs pour payer mon tailleur : ton propre beau-père. Tu verseras enfin sept mille francs à ma pauvre vieille mère, que je laisse hélas ! dans la misère...

La voix d'un employé du P.-O. nazilla l'annonce du départ.

— Les voyageurs pour Orléans, Limoges, Toulouse, Barcelone, en voiture...

Les deux complices tombèrent dans les bras l'un de l'autre, se donnèrent avec effusion l'ultime accolade.

Et le train s'ébranla, s'éloigna, disparut dans le tunnel qui prolonge la gare d'Orsay, emportant l'escroc fugitif vers ses nouvelles destinations...

A peine Rozanis venait-il de franchir la frontière que Goldenberg, de son côté, déguerpissait. Il prenait l'avion pour Bucarest, emportant le trésor qu'il allait écouler dans divers pays d'Orient et laissant M. Hayat détressé et désespéré.

Or, un jour, une lettre arriva, rue La Fayette, qui venait du Venezuela. Elle émanait d'un diamantaire hollandais, rentré en Amérique du Sud après avoir passé ses vacances en Europe — au moment où « l'affaire » défrayait la chronique. Il écrivait :

« On m'a présenté, l'autre jour, au club de tennis le plus aristocratique de Caracas, un Français, qui s'y était fait inscrire pour se ménager de belles relations. Ce clubman distingué n'est autre qu'Avram-Emile Rozanis. J'ai donc retrouvé le voleur de M. Hayat. Il m'a d'ailleurs tout avoué. »

La lettre sensationnelle fut accueillie parmi les diamantaires parisiens comme un bulletin de victoire. M. Hayat, en particulier, exulta d'enthousiasme. A tel point que, bouclant du jour au lendemain ses bagages, il s'embarqua sur le premier bateau en partance pour Caracas.

— J'allais, nous disait-il ces jours-ci, chercher moi-même mon voleur ! C'est une petite satisfaction qui, je vous le jure, vaut le dérangement, même s'il faut aller jusqu'au bout du monde et traverser d'aventureuses péripéties, comme cela m'est arrivé.

« Donc, je pars. J'arrive, tout frétilant de plaisir, dans la capitale du Venezuela. Je cours à la police, à laquelle j'ai, préalablement, adressé une plainte. Mais, amère déception ! Au lieu de mettre l'escroc sous les verrous, les autorités vénézuéliennes l'ont invité à quitter le territoire. Il est passé en Colombie. Me voilà donc venu pour rien à Caracas : un mois de voyage, le mal de mer, les tempêtes, la chaleur, les fatigues des transbordements par bateaux et par trains, tout ça pour s'entendre dire à l'arrivée : « Trop tard, monsieur ! Rozanis ne s'est pas soucie de vous attendre !... »

« Qu'importe ! Il est en Colombie. J'y vais ! Je prends l'avion. Je débarque, à

Bogota. Je me renseigne de droite et de gauche. « Rozanis ? Connaissez-vous Rozanis ? Savez-vous s'il est ici ? » Personne ne peut me renseigner, pas même parmi les Français installés en Colombie. Ils n'ont jamais vu Rozanis ! Parbleu, en changeant de pays, il a changé de nom. Il a pris celui de Ruiss, mais je n'en savais rien. Néanmoins, je m'obstine à chercher l'homme. Puisqu'il est dans le pays, je finirai bien par le découvrir, dussé-je fouiller monts et vallées, braver toutes les fatigues et les dangers.

« Ce que c'est tout de même que les fiévreuses agitations humaines ! Finalement, après tant d'efforts, tant d'obstination, savez-vous comment je l'ai trouvé, « mon » Rozanis ? Tout prosaïquement : dans la rue. Je rencontre un homme qui ressemble vaguement au fugitif, sauf qu'il porte une petite moustache, qui différencie l'expression du visage. Pas sûr de mon impression, je passe. Mais l'idée me harcèle. Je me retourne : de dos, c'est bien Rozanis. C'est sa tournure, son allure. C'est lui ! Alors, je

n'hésite plus. Je reviens sur mes pas. Je lui mets la main sur l'épaule

« — Rozanis !

« Il tressaille, se retourne, me voit, chancelle. Je l'arrête, en attendant de le remettre entre les mains des policiers de Bogota. »

Ainsi se termina l'extravagante odyssée dont l'épilogue se déroula, la semaine dernière, sur les bancs de la Correctionnelle. Rozanis payant sa faute de quinze mois de prison.

Luc DORNAIN.

## Le dépeceur de Lyon

Dans notre numéro du 4 juin, nous avons longuement exposé les conditions dans lesquelles cet assassinat a été perpétré ; nous avons également reproduit les photographies des personnages mêlés à ce drame. La photographie présentée en première page est celle du mari de la victime ; celle de l'assassin figure au bas de la troisième page.

Dès qu'on apprit l'arrestation de Rozanis, le quartier des diamantaires fut en émoi.



Jusque là, l'escroc Rozanis avait mené une vie relativement aisée, mais sans excès.



Dans le box des accusés, Rozanis et ses deux complices, Mayer et Goldenberg.





# ARD

## GRAND REPORTAGE DE Maurice MARROU

décor souillé par les panneaux-réclames et le mauvais goût des architectes, viennent jeter quelques louis dans le gouffre et puis s'en vont.

« Demain, nous verrons ce monde de plus près. Il est des jours où il m'amuse, bien souvent aussi il m'écœure. Je m'en vais : je me retire dans l'île de Porquerolles, paisible et lumineuse, pour me guérir de ces nausées. De la plage d'argent limpide et pure, sous les pins tranquilles, je décide de fuir à jamais ces impuretés, ce panier aux crabes de Monte-Carlo, de me faire ermite. Un matin, le spleen me reprend. Dans la même journée, je rejoins la table de baccara. Hier, lorsque vous m'avez rencontré dans « l'allée des désespérés », je pensais à ces pauvres bougres qui ont accompli le geste final à cause de ce misérable argent. Ce ne sont pas des joueurs sérieux. Un vrai joueur ne perd pas à ce point la tête... »

— Ne faut-il pas faire la part de la légende ?

— Il est certain que l'imagination détraquée et le goût du drame, autres conséquences des vices, ont donné au jardin une réputation déplorable. Ce n'est tout de même pas une morgue ! « L'allée des désespérés », « le jardin de la mort », voilà qui est évidemment très romantique, et, chose curieuse, la plupart des gens qui n'ont jamais pris la vie au sérieux se mettent parfois à la prendre au tragique.

« Il est exact que, dans cette atmosphère idéale, sous ce ciel clément, des êtres se sont tués ou sont venus y prendre leur détermination. J'en connais. Des hommes qui n'ont vu que du vide autour d'eux, parce qu'ils étaient ruinés ; des couples s'y sont aussi passionnément aimés, exaltés encore par le prurit du jeu. »

Réfléchissant, le docteur ajouta :

— Vous ne trouvez pas qu'il est tout de même plus propre de mourir face au ciel, dans ce parfum, que dans une banale chambre de palace ?

— N'est-ce pas aussi plus discret ?

— Certes, oui. Ces histoires pouvaient nuire à la réputation de la maison. Le corps est enlevé avant l'aube et les formalités sont discrètes. Si le corps n'est pas réclamé (il l'est rarement), il rejoindra au petit cimetière de Monte-Carlo les autres inconnus dont les tombes sont discrètes et anonymes.

— Il s'y trouve, paraît-il, des suicidés célèbres ?

— On exagère. Les suicidés sont souvent de pauvres diables qui ont tout joué, jusqu'à leur chemise, et, ce qui est plus grave, quelquefois l'argent des autres. Banquiers, notaires, fonctionnaires, caissiers... Que sais-je ? Et aussi des candidats à la faillite qui sont venus jouer et qui ont perdu leur dernière carte.

— Cependant, des noms illustres ont été prononcés...

M. Lucien répondit, la voix plus basse, à cause du barman, tout près :

— Ne serait-ce que ce Japonais, grand artiste de cinéma. Après avoir gagné des millions dans ce fameux film tiré d'un auteur français connu, il est venu les jouer ici, et, naturellement, les a vus disparaître en peu de jours. On ne l'a plus revu jamais...

— Il s'est tué, alors ?...

Sourire énigmatique :

— Je n'ai pas dit cela. IL A DISPARU.

Comme j'allais prononcer son nom.

M. Lucien mit un doigt sur sa bouche :

— N'a-t-on pas mis au cinéma, continuait-il, l'histoire de cet amiral étranger qui, ayant perdu au baccara la solde totale de l'escadre, vint menacer la direction des jeux du bombardement du casino, à moins

qu'il ne fût remboursé de sa perte ?

— C'est évidemment romanesque. L'a-t-on remboursé ?

— Mais, jeune homme... Nous sommes au cinéma !

Puis, après une réticence :

— Eh bien ! oui, on l'a remboursé. Mais les faits ont été romancés dans le film. L'amiral X... s'est suicidé après certains événements et le remboursement de sa perte.

— L'avez-vous connu ?

— Comme vous-même.

Je méditais :

— Plus triste encore est l'histoire de cet avocat très connu qui, pris par la frénésie du jeu, joua, joua jusqu'au collier, aux bijoux de sa jeune et jolie femme, la tua et se tua après.

— Cas de folie...

— Oui, névrose. J'ai connu une superbe femme, d'un monde sûr, qui, littéralement envoûtée par un Levantin, se vit ruinée par lui et disparut. Le hasard me la fit rencontrer deux ans après dans une luxueuse maison hospitalière de Paris. Elle pâlit affreusement, mais, devant mon indifférence charitable, retrouva son calme et reprit ses occupations...

« Mais voilà assez de tristes histoires. Heureusement, le côté comique reprend ses droits. L'année dernière, je me liais avec un jeune Polonais très fortuné, mais désespéré. Sa jeune femme, qu'il aimait, le trompait honteusement. Il se mit à jouer pour oublier, pour perdre, disait-il, pour se ruiner, pour ruiner sa femme. Un gosse, quoi ! Eh bien ! ce sacré entêté ne pouvait perdre, même lorsque, étant tout à fait saoul, il jouait gros jeu. Un soir — je revois toujours cette scène — Mojinski apparut à la porte d'une salle de roulette, titubant, boutonnière fleurie, et poussa, à l'ahurissement général, un banco énorme.

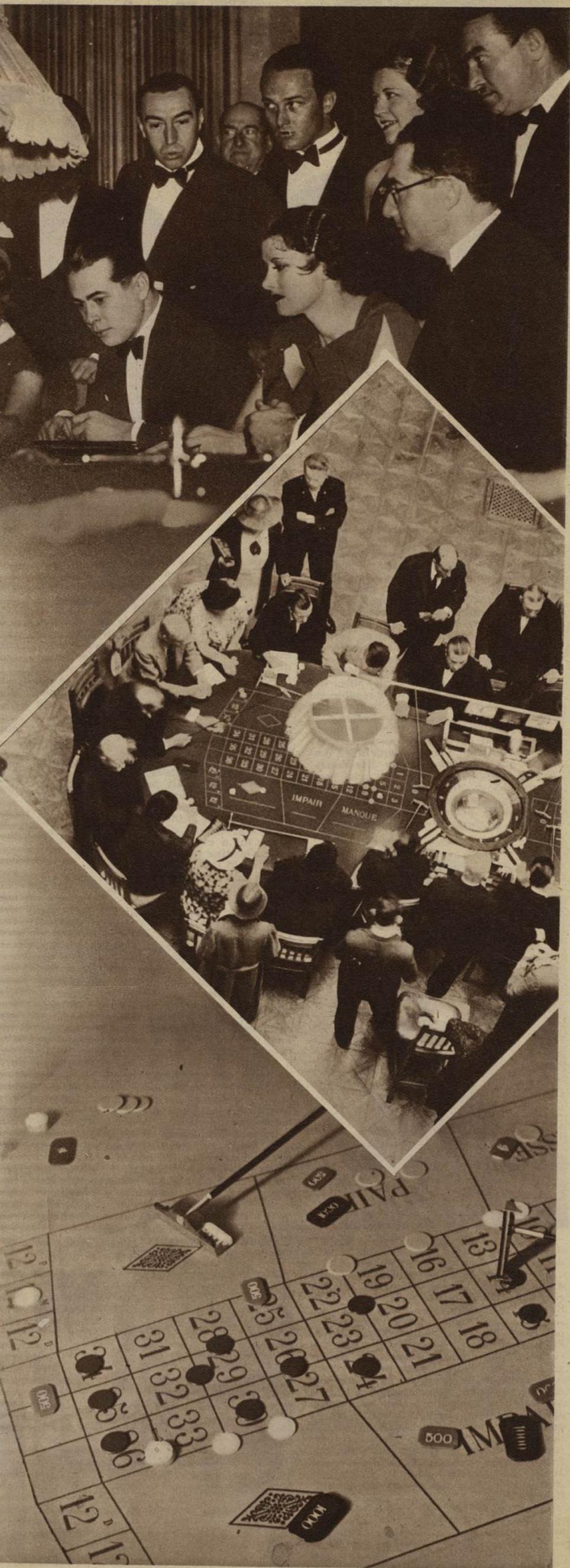
« Cet animal-là, après un coup pareil, perdit, gagna, trouva le moyen de s'en sortir. Finalement, il repartit en Pologne, quelque temps après, avec un peu plus d'argent.

« Des scènes souvent comiques — nous en verrons, je l'espère, car nous saurons observer — ont pour théâtre les salles de jeux. Il en est une que j'ai vu se renouveler avec des variantes, cependant. Un cri dans la salle : « Le pain de nos enfants ! Je suis ruiné ! C'est affreux ! » Les surveillants, le commissaire des jeux accourent : « Voyons, monsieur, ne criez pas comme cela. Vous allez causer du scandale », puis, doucement, à l'oreille : « Passez donc au change. » Le malheureux s'approche du change, larmoyant. On veut bien lui rembourser sa mise, les six mille francs misés sur le noir, mais on le reconduira à la limite du territoire. A Nice, il rencontrera son acolyte qui, en face de lui, avait misé sur le rouge. Les deux compères n'auront plus qu'à se partager les six mille francs gagnés. On ne les reverra plus de longtemps au pays monégasque.

« Un matérialiste, prêtre méthodiste, joue vingt francs sur la couleur simple, place son jeton, l'enlève, attend un tour, le replace et se livre à ce jeu craintif une heure entière, assis à la table, très encombrant. Un gros joueur essaie de s'approcher, irrité de cette présence qui l'empêche de pointer à son aise. Enfin, sortant discrètement de sa poche un billet de cent francs, il le glisse dans la main du gêneur, à qui il chuchote : « Seriez-vous assez aimable, monsieur, de me céder votre place ? » L'autre, qui n'attendait que cela, se lève et va prendre l'air. Il a gagné sa « matérielle ».

(A suivre.)

Maurice MARROU.



# LA PEUR QUI TUE



Caen (de notre envoyé spécial).

**M**ONSIEUR le Maire, venez vite : je crois qu'il y a un malheur !  
C'était Mme Canivet, vieille dame aux cheveux blancs, portant le bonnet rond des grand-mères normandes, qui frappait à l'Phuis de M. Stillière, premier citoyen de Mouen. Elle s'ouvrit de ses inquiétudes avec une loquacité haletante :

Avant-hier, dimanche, j'avais convenu, en sortant de la messe avec ma vieille amie, Mlle Noémie Bazire, que nous nous verrions aujourd'hui, mardi, pour bavarder un brin. Ce matin, en me rendant chez mon fils, je passai devant la maison de la vieille demoiselle, celle-là se trouvant sur mon chemin. J'appelai. Point de réponse. Je signalai mon passage en accrochant une branche de buis à la porte du jardin, ainsi que nous avions accoutumé de le faire l'une et l'autre, en cas de rendez-vous manqué. Cet après-midi, je passai de nouveau devant chez mon amie. La branche pendait toujours à la porte. Le silence régnait encore derrière le mur. Donc, deux hypothèses : ou Mlle Bazire a disparu, ou elle est incapable de vaquer à ses habitudes quotidiennes. Les deux suppositions sont angoissantes...

— Je vous accompagne, décida le maire en se coiffant de sa large casquette.

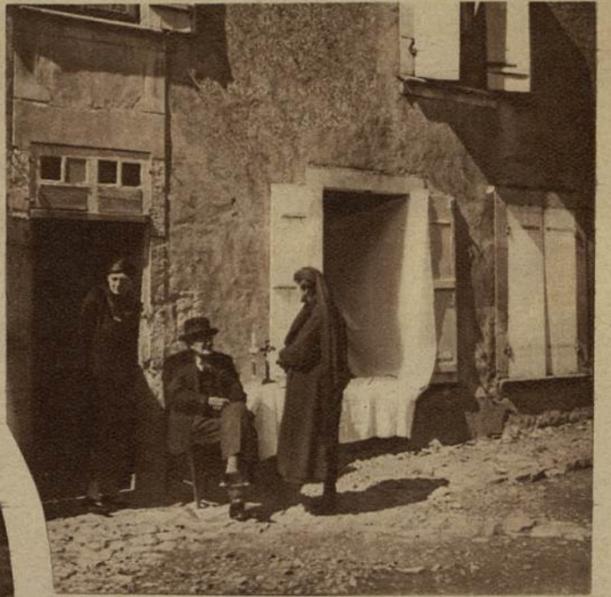
Ils s'en allèrent par la grande allée ombreuse qui descend vers le Bas-Mouen. Chemin faisant, pressant le pas pour « rattraper » les enjambées de son compagnon, la vénérable Mme Canivet continuait de parler inlassablement, animée par ce besoin d'épanchement qui,



En haut, la maison de Mlle Bazire. — Sur la table de la cuisine, le livre de messe.



La famille de la victime, quelques instants avant la levée du corps de celle-ci.



fidèle amie, pour ne pas désigner sa maison à l'attention des autres malfaiteurs !

La coïncidence des deux faits inclina les enquêteurs à penser que l'auteur du forfait devait habiter le pays. Ils appréhendèrent deux suspects, les serrèrent de très près dans leur interrogatoire. En vain ! Il fallut les relâcher.

— D'ailleurs, disaient les gens du village, le criminel ne doit pas être de chez nous. Il est peut-être dans la région, rôdeur ou trimardeur, mais s'il avait été au courant des us de Mouen, il ne se serait pas trompé d'une heure pour s'introduire chez Mlle Bazire. Car depuis que M. le curé est malade, depuis les Rameaux, la cérémonie dominicale a lieu à neuf heures au lieu de dix, ce qui explique que la pauvre Mlle Noémie soit rentrée chez elle, pour son malheur, plus tôt que le criminel ne s'y attendait...

Cependant que l'enquête se poursuivait avec un zèle inlassable, une révélation sensationnelle se produisit, transmise par le médecin légiste d'Aumont, qui avait procédé à l'autopsie du cadavre.

L'autre matin, de porte en porte, tous les villageois de Mouen commentaient la saisissante nouvelle :

— Noémie Bazire n'a pas été étranglée comme on l'avait cru. Elle n'a pas même été frappée. Les ecchymoses relevées au front ne provenaient pas des coups du voleur. L'autopsie a démontré qu'il n'y avait pas eu assassinat...

— Alors ? s'ébahissaient les derniers renseignés. De quoi donc est-elle morte, la pauvre Noémie ?

Noémie Bazire est de ces vieilles demoiselles qui dissimulent avec art, sous leur austère dignité, leurs pensées de derrière la tête. Il a pu lui prendre la fantaisie de s'absenter, sans qu'elle ait tenu à vous en faire part. D'ailleurs, depuis que son bon vieux père est mort, voilà dix ans, elle mène une vie quasiment secrète, presque exclusivement partagée entre l'entretien de son grand jardin et la pratique de ses dévotions. En dehors de là, elle ne se dévoile guère. Elle se méfie de tout le monde, ou à peu près. A tel point que pas même ses deux ou trois meilleures amies, dont vous êtes, n'ont jamais été admises que dans sa salle à manger, mais non dans sa chambre. Après tout, elle y est peut-être dans cette chambre, si jalousement fermée à tout autre qu'à elle-même.

— Mais je ne dis pas non ! répliquait Mme Canivet. Seulement, si elle n'est pas sortie de la journée, c'est qu'elle est malade ou morte. Elle est, justement, très souffrante depuis quelques mois. Le médecin lui a conseillé de se faire opérer. Elle s'obstine à s'y refuser. Elle dit : « Puisqu'il faut mourir un jour ou l'autre, à quoi bon retarder l'heure ? Je reste malade comme je le suis. Que la volonté de Dieu soit faite !... »

— Alors, coupa M. Stillière, je commence à partager vos craintes, Madame Canivet !...  
On était arrivé devant le nid de verdure dans lequel s'abrite la maison de Mlle Bazire. Le maire se procura, chez un voisin, une échelle pour escalader le mur. Dans la cour, il constata que toutes les issues de la maison étaient closes ; mais que deux carreaux de la cuisine étaient cassés. Il contourna la silencieuse demeure, examinant les fenêtres du rez-de-chaussée et de l'étage. Là-haut, les volets de la chambre à coucher battaient par le vent. M. Stillière appliqua son échelle contre le mur pour pénétrer dans la place. Ce faisant, il pensait : « J'incline à croire qu'un cambrioleur, peut-être un assassin, a pris le même chemin... »

De fait, la chambre de la vieille demoiselle était saccagée. Le désordre régnait dans les armoires fracturées et sur le lit, au matelas retourné. Plus de doute, un criminel avait attaqué la solitaire Mlle Bazire. L'avait-il assassinée ? Était-elle morte ? M. Stillière descendit quatre à quatre l'escalier accédant au rez-de-chaus-

see, persuadé qu'il allait y trouver la confirmation de ses appréhensions.

En pénétrant dans la cuisine, une exclamation pleine d'émotion lui échappa :

— La voilà ! Noémie est morte...

Mlle Bazire gisait, en effet, sur le carrelage, les bras en croix, étendue la face contre le sol, dans l'embrasure de la porte donnant accès à l'arrière-cuisine.

La malheureuse victime avait encore sa robe du dimanche. Le chapeau, le parapluie et le livre de messe étaient auprès d'elle, au-dessus d'elle, sur la table où des légumes avaient été amoncelés, pour être épluchés.

— Hélas ! s'affligea le maire, Noémie est morte depuis deux jours. Elle a surpris le cambrioleur en revenant de la messe. Il l'a tuée pour pouvoir s'enfuir impunément.

Sans s'attarder davantage, M. Stillière courut chercher sa voiture pour aller, à toute allure, alerter la gendarmerie de Bretteville-l'Orgueilleuse.

De leur côté, les gendarmes de Caen, commandés par le capitaine Freyssinel, arrivèrent diligemment.

L'enquête confirma la thèse du cambriolage, adoptée, d'après les preuves évidentes, par les gendarmes et par les policiers de la brigade mobile de Rouen, accompagnés par le commissaire Camps.

De plus, Mme Canivet déclara :

— Ma pauvre amie avait un peu de bien. Son grand jardin, ses terres qu'elle avait louées au maire et à des fermiers du hameau, lui procuraient un honnête revenu. Elle ne gardait pas beaucoup d'argent chez elle, le montant des louages étant directement versé au notaire. Pourtant, elle avait toujours une petite somme en réserve. Mais depuis qu'elle avait été cambriolée une première fois, le 7 novembre dernier, elle avait pris l'habitude de cacher ce viatique dans un papier, qu'elle glissait dans sa poche. Puisque vous n'avez retrouvé sur le cadavre que le papier, mais sans l'argent, c'est donc que la malheureuse a été volée, après avoir été attaquée par son meurtrier.

Il y avait dans cette déclaration un point que les enquêteurs retinrent particulièrement : le cambriolage de novembre, sur lequel, d'ailleurs, la méfiante sexagénaire s'était tue, pour ne pas s'attirer des représailles et aussi, avait-elle confié à sa



dans les moments d'effroi, déborde à flots des cœurs gonflés de souvenirs.

Elle connaissait et fréquentait depuis d'innombrables années la solitaire Mlle Bazire, qui, âgée de 65 ans, habitait le Bas-Mouen depuis un demi-siècle. En semaine, les deux vieilles Normandes passaient, tour à tour, de longs moments l'une chez l'autre, bavardant à plaisir de ces mille petits riens auxquels les vieilles gens, surtout à la campagne, prêtent volontiers quelque importance. Le dimanche, elles se rendaient de compagnie à l'église où, pour être agréables à Dieu et au curé, elles dirigeaient simultanément, après la messe, les cours de catéchisme des filles et des garçons. C'étaient elles deux qui, également, ornaient l'autel aux jours de fête. En bref, elles étaient si bonnes amies que Mme Canivet était toute bouleversée d'anxiété par l'étrange disparition de Mlle Bazire.

Le maire, de son côté, essayait de tranquilliser sa concitoyenne, qui l'accompagnait en trottant aussi vite que le lui permettait ses jambes alourdies par l'âge.

Vous savez bien, lui disait-il, que

C'est Mme Canivet (à gauche) qui prévint le maire, M. Stillière (à droite).



Au retour de l'église, éclata brusquement le drame. — Ci-dessous : les obsèques.



De peur ! Le cœur a soudain flanché.

... Elle rentre paisiblement de la messe. Elle dépose tranquillement son livre de prière, son parapluie ; ôte son chapeau qu'elle pose méticuleusement sur la table, à côté de ces objets.

Soudain, un bruit suspect dans le silence. Mlle Bazire fronce le sourcil, avance d'un pas vers l'arrière-cuisine, où « l'attire » une présence insolite.

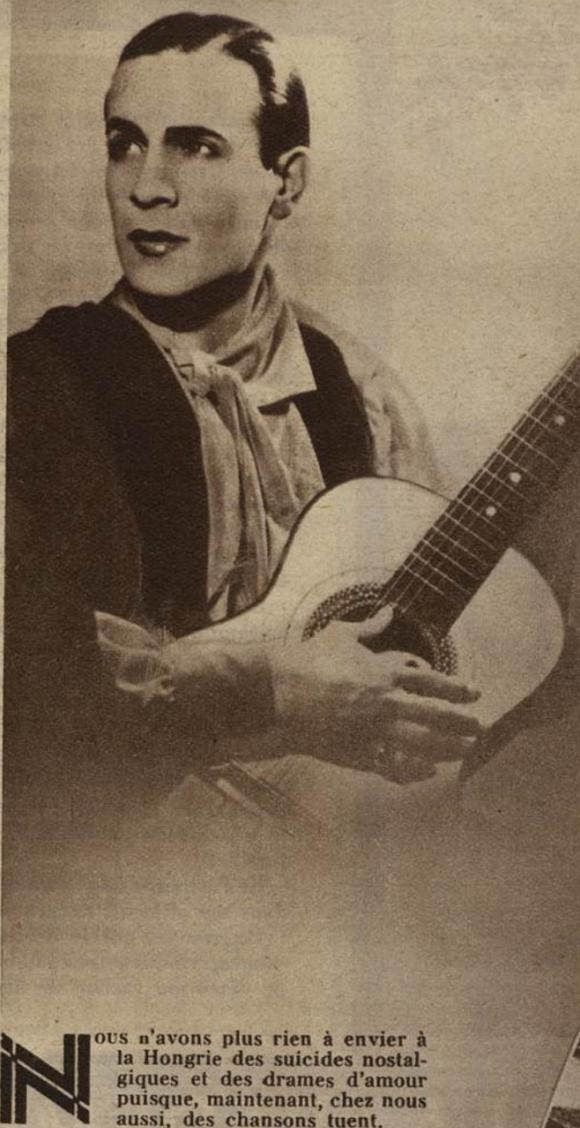
Brusquement, un homme inconnu surgit devant elle, dans l'encadrement de la porte.

L'effroi inattendu porte à la vieille demoiselle un coup au cœur. Elle n'a pas même le temps de pousser un cri. Son sang n'a fait qu'un tour, s'est glacé dans ses veines. Elle s'abat, d'un bloc, face en avant, sur le carrelage. Elle demeure inerte. Elle est morte !

On pourrait inscrire aux pages les plus notoires des annales criminologiques ce meurtre exceptionnel dont l'arène fut : la peur...

Noël PRICOT

# La chanson mortelle



Qui eût pensé que la tendre chanson de Tino Rossi, « Marinella », déclancherait un drame affreux !

« J'avais cru le guérir par la musique ; son obsession prit la forme d'une nouvelle et curieuse passion. Dès le matin, il réglait son appareil de T. S. F., cherchant des chansons. Pendant le jour, il lui arrivait de quitter brusquement son atelier, d'arriver à la maison pour me surprendre, disait-il. Il m'assaillait de questions, pleurait, menaçait de me quitter, puis, mettant la T. S. F. en marche, attendait une chanson — les chansons de Tino Rossi, surtout — et alors fixait étrangement l'appareil.

« — Aimes-tu ces chansons ? questionnait-il.

« Je les fredonnais. Je lui disais, ce qui est vrai, que je les adore. Alors il fermait brusquement l'appareil et me quittait, tremblant de colère.

« Le malheur voulut que, depuis quelques jours, un mendiant vint, à plusieurs reprises, chanter dans la cour de notre maison. Et, hasard malheureux, ce mendiant ne chantait presque rien d'autre que les chansons de Tino Rossi.

« Dès lors, la folie du pauvre Marcel

devint beaucoup plus forte. Sans doute continuait-il toujours à régler la T. S. F. pour y chercher les concerts ou les disques qui lui faisaient le plus de mal, mais, quand les chansons du mendiant montaient dans la cour, il se précipitait à la fenêtre.

« Voici, maintenant, qu'il vient me poursuivre dans ma maison, comme un cauchemar, disait-il.

« Il », c'était le rival imaginaire qu'il croyait voir partout, dans la cour et dans la T. S. F.

« Plusieurs fois, il cria :

« — Qu'il se taise, ou je ferai un malheur !

« L'autre jour, il dévala l'escalier, courant à sa poursuite. Il avait un revolver à la main.

« — Je vais le descendre ! hurlait-il.

« Je le calmai. Je l'arrêtai en chemin. Mais ce matin, quand nous arriva par la T. S. F. une chanson qui, coïncidence terrible, était la chanson qu'il craint tant et que, malgré moi, je fredonnais, son visage se congestionna brusquement. Ses yeux sortaient de leurs orbites. Il ne se contenait plus. Il pleurait, criait. Il tenait un revolver dans ses mains agitées. D'abord, il commença par me questionner comme d'habitude. Avais-je un amant ? Il ajoutait que je ne voulais pas le lui dire, qu'il le saurait malgré moi, que je devais prendre garde. Je passai dans la cuisine ; je pensais que le petit déjeuner lui changerait les idées. Il arriva sur moi.

« — Tu ne veux pas me dire son nom et pourtant tu l'as amené ici. Eh bien ! il ne te reverra plus...

« Il tira. Des balles m'atteignirent à la joue, au cou, à l'épaule. Je perdais beaucoup de sang ; néanmoins, je me jetai sur lui, je lui pris les mains. Il appuya sur la gâchette, poussa un cri. Il s'était blessé à la cuisse. Sa blessure parut lui faire tout oublier. Il me lâcha, s'agenouilla et commença à gémir...

Tel fut le récit, entrecoupé de larmes, de Mme Vase. Dans une salle voisine de Lariboisière, Vase parla ensuite :

« — Ma femme chantait, dit-il. Je lui disais de ne plus chanter ! Elle me narguait !... J'ai tiré sur elle ! Tout cela c'est la faute à la T. S. F.

Il était inutile de le raisonner. Maintenant, il répétait comme un dément :

C'est la faute à la T. S. F....

Il n'y a rien à dire aux obsédés dont la hantise s'accroche aux chansons mortelles. A Budapest, la chanson qui portait la mort, c'était *Sombre Dimanche*.

Un petit menuisier, Jean Boros, se tua tandis qu'on la chantait. Un peu plus tard, en l'écoutant, Esther Kys, une dactylographe, ouvrit le gaz ; Maria Farkas, une vendeuse, se pendit ; Ladislas Ladik, un employé au ministère de l'Agriculture, se tira une balle dans la bouche.

Ils furent vingt qui perdirent la vie, à cause de la romance tachée de sang. Il y a eu moins de dégâts rue de Clignancourt ; mais prenons garde à *Marinella*...

Henri DANJOU.

D'inoffensifs chanteurs, dans une cour, réveillèrent soudain l'obsession tragique.

**N**OUS n'avons plus rien à envier à la Hongrie des suicides nostalgiques et des drames d'amour puisque, maintenant, chez nous aussi, des chansons tuent.

Pourtant, la chanson mortelle n'est nullement tragique. C'est la chanson triomphale de Tino Rossi, *Marinella*.

*Marinella, reste encore dans mes bras !  
Je veux chanter jusqu'au jour  
Pour toi cette rumba d'amour...*

La chanson montait, jeudi matin, dans le va et vient turbulent qui, dès les premières heures, anime la rue de Clignancourt. Elle continuait, elle répandait des notes de tendresse joyeuse, quand des coups de feu éclatèrent, détonations ponctuées par des cris.

Au secours. Au fou !...

La chanson, les détonations, les cris affluaient du cinquième étage d'un immeuble modeste, au 47 de la rue de Clignancourt. Un visage convulsé apparut à une fenêtre situa le lieu du drame. Ce visage était celui d'une femme. Il était couvert de sang.

Quoi qu'on fasse, quelques transformations que subisse Paris, Montmartre est et restera toujours un village où la foule s'amasse devant le plus banal incident de rue et à plus forte raison lorsque des coups de feu et des appels au secours laissent pressentir un drame. Des voisins s'empressèrent ; la police arriva rapidement et l'excellent commissaire de Clignancourt, M. Siri, ne tarda pas non plus.

Ils entrèrent dans un appartement où, donnant une suite à *Marinella*, la T. S. F. déversait de nouvelles chansons. L'appartement était agréable ; on ne voyait malheureusement que du désordre. Un homme, qui pensait sa jambe meurtrie, geignait dans un coin ; c'était le locataire, M. Vase. Il fallut frapper vigoureusement dans une chambre voisine pour que Mme Vase consentit à se montrer. Elle avait peur. Vraiment, elle n'avait plus visage humain ; sa gorge, ses joues, n'étaient plus qu'une plaie. Une grande quantité de sang s'échappait de son bras. M. Siri reconnut rapidement que la trachée-artère était atteinte.

On emmena les deux blessés à l'hôpital non sans avoir préalablement interrompu la T. S. F. L'interruption de la musique parut d'ailleurs avoir calmé le blessé, M. Vase. Il s'arrêta de pleurer.

Ah ! c'est vous, Vase, dit M. Siri.

Maintenant que Vase ne pleurait plus, il n'avait plus même apparence ; et M. Siri reconnaissait un fou que, quelques mois plus tôt, il avait fait conduire à Sainte-Anne, notre hôpital des aliénés.

Que s'était-il passé ? Quand, à l'hôpital, Mme Vase eut été lavée, pansée, elle put raconter l'histoire.

« Que vous dire ? murmura-t-elle. Mon mari, vous le savez, dirige un magasin de chapellerie, dans la rue André-del-Sarte. Vous savez aussi qu'il n'a pas toujours toute sa raison. L'an passé, je vous demandais de le rechercher : il avait disparu. On le retrouva quatre jours plus tard, errant dans le bois de Vincennes, mourant de



Le meurtrier risque fort, à sa sortie de Lariboisière, d'être dirigé sur Ste-Anne.



faim. Il était fou d'amour, mon pauvre homme. Il croyait que je ne l'aimais plus alors que, chacun, peut vous le dire, je vis uniquement pour lui et pour notre enfant, une petite fille qu'il adore aussi...

« Il ne s'en tint pas à cette escapade puisque, par la suite, il absorba, sur un banc des grands boulevards, un flacon de somnifère et que, en ayant réchappé, il ouvrit le robinet du gaz dans notre appartement et tenta de s'asphyxier.

« On l'enferma dans un asile. Je continuai à le visiter, moi et ma fille. Il paraissait guéri de sa stupide obsession : il regrettait son magasin, notre petite maison remplie de souvenirs. Il souffrait vraiment de notre absence et de son isolement. Je suppliai les médecins de le laisser sortir, quoi qu'ils n'y parussent pas décidés. Je promis de le distraire ; j'avais acheté un appareil de T. S. F. Il y trouverait, pensai-je, un remède à des pensées absurdes et qui devraient le quitter.

« Il revint, reprit son travail. Quand il n'était pas là, la maison était calme. Mais, quand il rentrait !...

« Quand il a tous ses esprits, Marcel est un homme d'une grande bonté et d'une grande douceur. Quand il devient fou, son visage change d'expression ; il n'est plus lui-même.

# Eyssa

Et maintenant, voici Eysses, dans  
tion de forteresse des irréductibles.

Des irréductibles ? Certes, Eysses  
des vrais enfants du malheur. C'est  
enfants criminels, les jeunes repris  
disciplinaires des autres maisons d'

Les enfants criminels y sont en  
majorité, mais si leur peine est plu  
ner à Eysses sans être envoyés en p

Eysses possède aussi une section  
section de syphilitiques venus des au

Dans toutes ces sections, la disci  
rigoureuses. Il faut essayer de redon  
jeunes voleurs, à ces jeunes incendi  
rachat, l'espoir d'un relèvement. Co  
peut faire obtenir ici des mesures d  
à Eysses jusqu'à 21 ans.

Une récente statistique a démontré  
48 % des libérés n'étaient pas retom

Le travail est partagé à Eysses ent  
mécanique, de couture et les champ

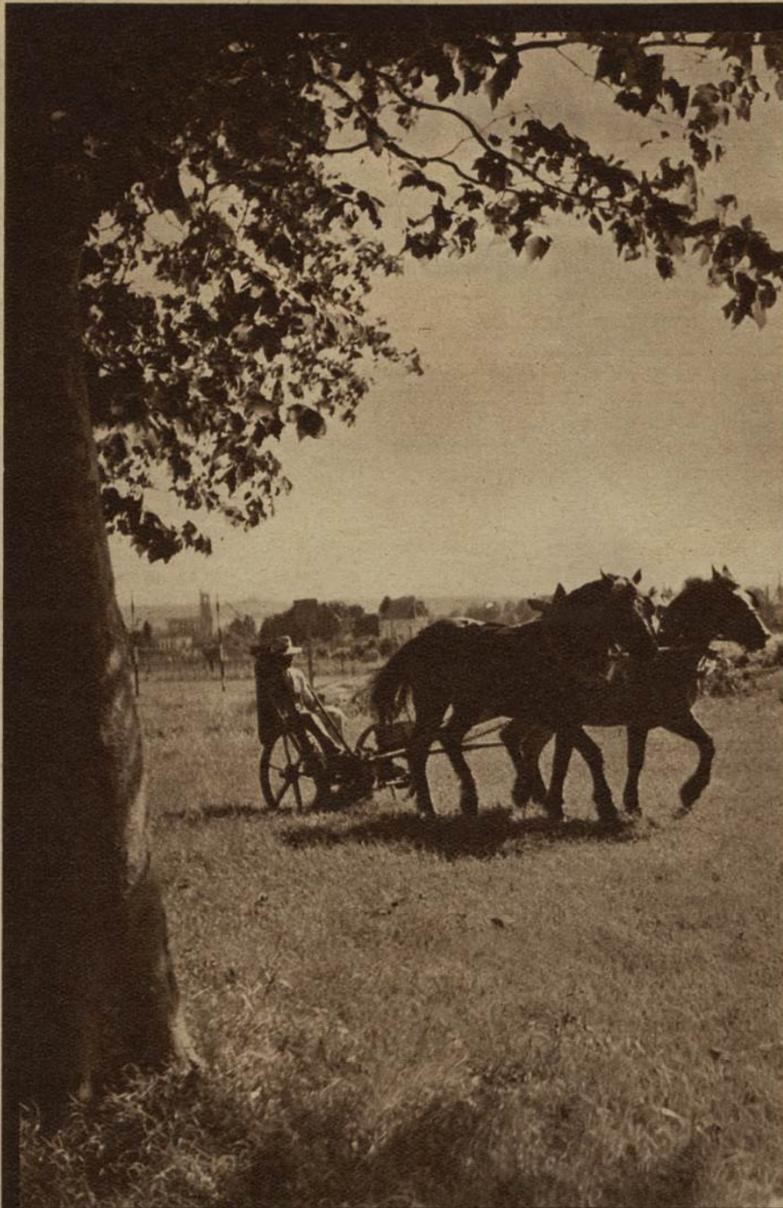
Ceux qui sont affectés à la secti  
champs et aux soins du bétail sont le

Peu de réformes profondes sont p  
prises dans les autres maisons d'é  
d'objet. Eysses restera toujours un  
mis à des règles sévères.

Des jeux cependant viennent rom  
la tristesse du pénitencier, et anime  
fortifiée.

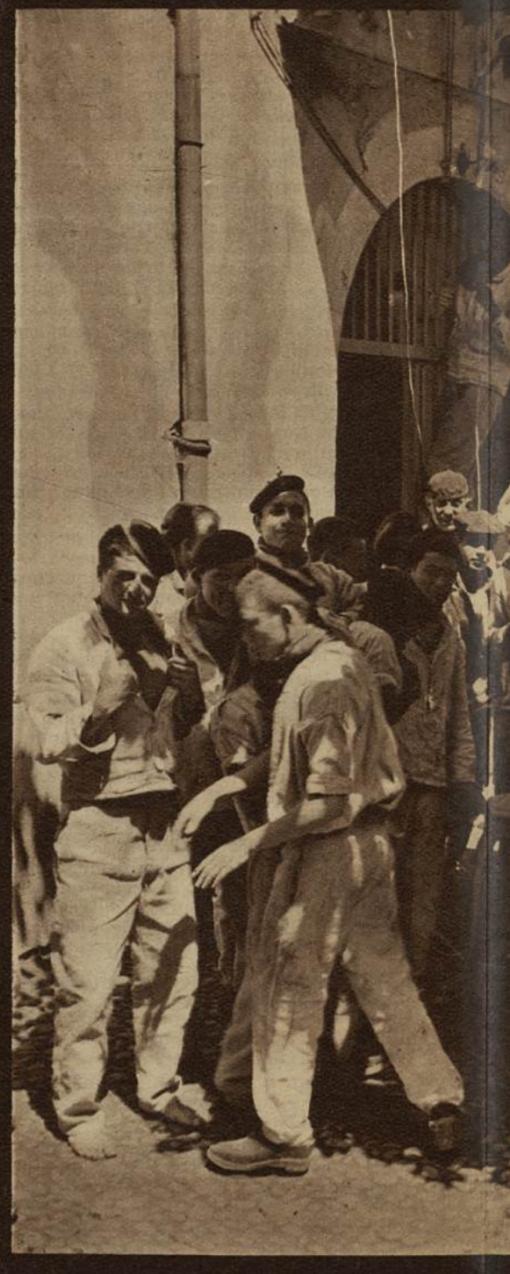
Et c'est ainsi que notre collaborat  
dans son objectif, un groupe de jou

Ce groupe, qui le devinerait s'il  
jeunes criminels, condamnés par d  
de détention variant de dix à vingt



## POUR LA RÉDEMPTION

Reportage photographique



# Assises

... dans le Lot, et sa redoutable réputation.

Eysse est toujours la maison fortifiée. C'est à Eysse que l'on enferme les repris de justice, les fortes têtes, les bons d'éducation surveillée.

... en principe enfermés jusqu'à leur mort plus longue, ils peuvent la terminer en prison.

... dite des malades, et qui est une des autres colonies.

... discipline est évidemment des plus redoutables. C'est à Eysse que l'on enferme les incendiaires, à ces révoltés, le goût du sang. Comme partout, la bonne conduite est récompensée de grâce. Mais la plupart restent

... montré que, sur une durée de cinq ans, ils ne retombent pas. Ce n'est déjà pas si mal. Les ateliers de menuiserie, de poterie, de champs de culture.

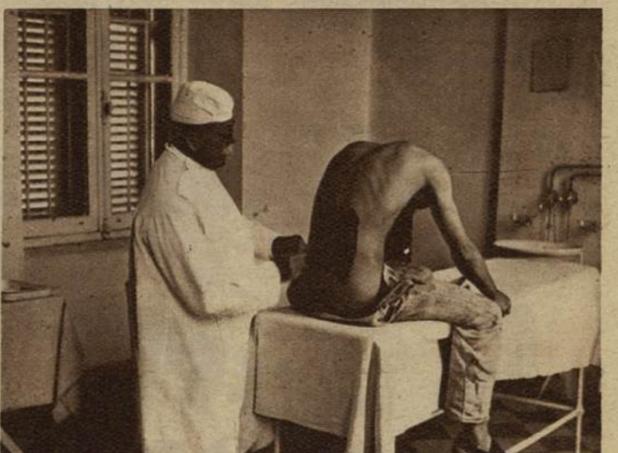
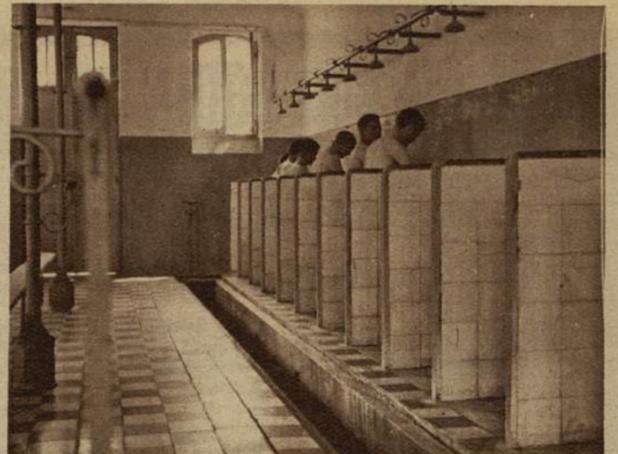
... section de culture, aux travaux des champs, les prisonniers bien notés.

... sont prévues à Eysse, où les mesures de discipline surveillée n'ont guère changé. Un établissement disciplinaire sou-

... rompre, aux heures de récréation, à animer les cours de la vieille maison

... le directeur Jean-Gabriel Sérurier a saisi. Les joueurs de basket.

... s'il n'en était averti, est celui des Cours d'assises à des peines de vingt ans !...



## PROTECTION DE L'ENFANCE

Photographie J.-G. SÉRURIER



# Le Mage noir LODIA triomphe encore !!!

## 6<sup>e</sup> tranche

Deux consultants gagnent chacun UN MILLION, dont : Mme LOBBENS, 53, avenue du Belvédère, à Paris (19<sup>e</sup>), et un troisième : 100.000 fr.

Par ses dons surnaturels hérités de ses aïeux, par ses connaissances approfondies de la Science des Astres, LE MAGE NOIR LODIA obtient à chaque tirage des succès renouvelés et mérités.



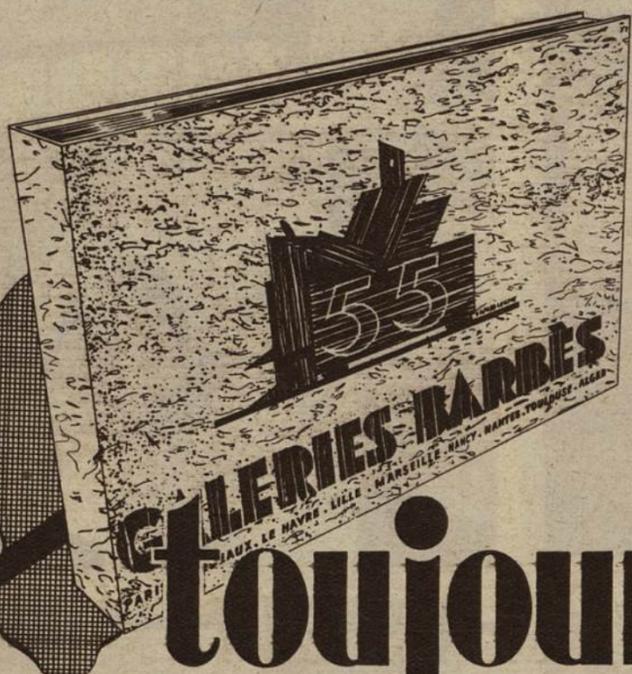
Les événements de ces derniers temps ont été prédits par LE MAGE NOIR LODIA : la MORT du roi d'Angleterre à 5 minutes près, les inondations, les événements des 7 mars et 7 juin 1936. Il tient à la disposition de ses clients qui en feront la demande les journaux dans lesquels parurent ses surprenantes prédictions : DETECTIVE du 27 décembre 1934, le journal LE JOURNAL du 23 octobre 1935, MINERVA du 8 décembre 1935, L'INTRANSIGEANT du 31 décembre 1935.

Avant de tenter votre chance, en AMOUR, en AFFAIRES, à LA LOTERIE NATIONALE, consultez le CÉLEBRE MAGE NOIR LODIA, qui, devant ses succès sans cesse grandissants, vous donne l'occasion de mettre à profit sa grande clairvoyance.

**GRATUITEMENT IL VOUS TRACERA SUR VOTRE DEMANDE UN HOROSCOPE D'ESSAI**

ÉCRIVEZ IMMÉDIATEMENT. Indiquez vos nom, prénom, date de naissance, en joignant 3 fr. en timbres-poste pour frais, ou CONSULTEZ-LE PERSONNELLEMENT et sans tarder, de 2 à 7 heures.

LE MAGE NOIR LODIA (service D2), 38, av. Junot PARIS, (18<sup>e</sup>)



# toujours

... d'actualité, le catalogue des GALERIES BARBÈS constitue la documentation la plus complète sur le meuble — ENVOI GRATUIT

## GALERIES BARBÈS

Société Anonyme au Capital de 10.010.000 francs entièrement versés. Maison fondée en 1895

**55, Boul. Barbès - PARIS (18<sup>e</sup>)**

(Ne pas confondre ! La seule entrée de nos magasins est au N° 55)  
 Succursales : ALGER 26, Rue Michelet ■ BORDEAUX 90-92-94, Cours d'Alsace-Lorraine ■ LE HAVRE 19, Rue du Chéreau ■ LILLE 114, Rue Nationale ■ MARSEILLE 11 et 20, Rue Montgrand ■ NANCY 42, Rue des Dominicains ■ NANTES 27, Rue du Calvaire ■ ST-NAZAIRE 2, Rue Villés-Martin ■ TOULOUSE 63, Boulevard Carnot

Magasins ouverts toute la journée (sans interruption) de 9 h. à 18 h. 30, y compris le samedi. Fermés le dimanche.

**BON** à découper et à faire parvenir aux GALERIES BARBÈS pour recevoir gratuitement : 1<sup>o</sup> l'Album général d'ameublement. 2<sup>o</sup> l'Album de literie, tapisserie, studios. Rayer la mention inutile.

**EXIGEZ L'ENCAUSTIQUE BARBÈS "BRILLANT EXPRESS"**

CHEZ TOUS LES BONS DROGUISTES ET MARCHANDS DE COULEURS

Vente en gros : 5<sup>e</sup> des Et<sup>s</sup> BOUQUAIN - 172, B<sup>e</sup> de Créteil - S<sup>t</sup> Maur-des-Fossés

### GEORGES PAPIN

Arbitre au Central  
Champion de France de 1912 à 1922

à l'honneur de faire savoir aux lecteurs de **Détective** qu'il serait heureux de leur donner des leçons de boxe, éducation physique, à des conditions tout à fait spéciales, même à domicile, 47, rue du Fief-des-Arcs, Cachan.

### ÉCOLE INTERNATIONALE DE DÉTECTIVES ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS

(Cours par correspondance)

Brochure gratuite sur demande

34, rue La-Bruyère (IX<sup>e</sup>) - Trinité 85-18

### MALADIES URINAIRES et des FEMMES

Résultats remarquables, rapides, par traitement nouveau.

Facile et discret. (1 à 3 applications). Prostate.

Impuissance. Rétrécissement. Hémorragie. Filaments.

Mérite. Pertes. Règles douloureuses. Syphilis.

Le Dr consulte et répond discrètement lui-même sans attente.

INST. BIOLOGIQUE, 59, RUE BOURSALTY, PARIS-17<sup>e</sup>



### L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratuits et franco. Écrivez confidentiellement à :

Romôdes WOODS, Ltd., 10, Archer Str. (219 FA), Londres W1



L'Irlandais Jérôme Bannigan prétendit avoir voulu manifester contre la peine de mort.

### Dick, le héros du jour

C'est le geste vigoureux d'un détective auxiliaire qui abat, l'autre jour, le bras de Jérôme Bannigan, dit Mac Mahon, l'homme qui brandissait un revolver, sur le passage du roi Edouard VIII.

Détail curieux, ce policier n'appartient pas à la carrière. Il exerce, en temps ordinaire, le métier de polisseur dans une maison de la Cité. Mais sous le titre de « special constable », il se tient à la disposition des autorités lorsque son service est requis.

La police anglaise a trouvé ainsi le moyen d'augmenter ses effectifs.

Dick — c'est le nom du détective auxiliaire — est surpris de la publicité faite autour de son nom.

— Mon geste a été tout spontané, dit-il, j'ai réagi comme n'importe qui l'eût fait à ma place.



### LA JUSTICE INHUMAINE

Mme BRYAN, condamnée à mort pour avoir empoisonné son mari, a été exécutée. Le recours en grâce que son avocat avait présenté au chef de l'Etat a été rejeté, Mme Bryan a été remise au bourreau l'autre matin.

Mais cela ne s'est point passé en France : le chef de l'Etat, Edouard VIII, en a décidé autrement que n'en eût décidé M. Albert Lebrun ; cela s'est passé en Angleterre.

Pour une femme qui tue son mari, même avec l'arme des traîtres, le châtimement suprême n'est chez nous qu'une sanction théorique et même rare. Le nombre des acquittements qui ont marqué, pendant des années, la statistique des crimes passionnels a sans doute un peu faibli ; mais, le plus souvent, une femme trouve auprès des jurés une compassion, faite d'un reste de galanterie et de générosité, que les accusés du sexe mâle n'obtiennent pas aisément. En tout cas, de l'acquiescement scandaleux à l'échafaud — puisque nous sommes en France — la marge est étendue. Il s'agit de savoir si l'implacable sévérité, de ce côté-là de la Manche, et la néfaste indulgence, de ce côté-ci, ne sont pas également critiquables.

Mme Bryan était la mère de cinq enfants, dont les derniers sont très jeunes. Mauvaise épouse, personne ne le nierait ; mais qu'elle ait été mauvaise mère, on ne l'a pas soutenu.

Elle était mère et elle a été pendue. L'ordre public exigeait une répression contre la criminelle, mais il préservait aussi que la mère ne fût pas totalement oubliée.

L'ordre public est fait d'harmonie, d'un

CERTES, on voit de tout, au Palais. Néanmoins, le procès qui était intenté à Mme Marie Tréguin, herboriste retraitée, mérite d'être inscrit parmi les causes judiciaires les plus inattendues.

Mme Vve Marie Tréguin a soixante-treize ans et un passé sans tache. Elle habite dans le quartier Saint-Sulpice ; sa vie s'est écoulée, calme, au milieu des bocaux, des fleurs séchées et des canules. Il a fallu la plainte de Corentine Le Trouldec — le nom, que nous avons déformé volontairement, est tout aussi breton — pour l'arracher à sa quiétude et l'amener sur les bancs de la 16<sup>e</sup> Chambre correc-



Corentine apprit à redouter les rencontres d'amoureux faites place du Panthéon.

tionnelle, avec l'inculpation infamante d'escroquerie.

Corentine, née native de Quimperlé, reproche à Mme Tréguin de lui avoir extorqué 600 francs. Sa plainte est un agréable mélange de candeur et de cynisme.

Venue à Paris, il y a deux ans, elle s'est placée comme bonne à tout faire chez un universitaire demeurant près du Panthéon. Un samedi soir, elle descendait sa boîte aux ordures lorsqu'elle fut abordée par un jeune homme blond.

L'abordage ne fut pas inefficace : neuf mois plus tard, à la Maternité, Corentine accouchait d'un gros garçon, qui pesait huit livres.

De cette nuit historique, Corentine Le Trouldec ne se rappelle rien de très précis : une chambre d'hôtel et la couleur

### LE FRUIT

des cheveux de l'inconnu. Détails insuffisants pour tenter une action en recherche de paternité. Au surplus, la n'était pas le procès.

Quand elle s'aperçut, quelques semaines après l'historique samedi, par des symptômes physiologiques, que le jeune homme blond (il ne lui avait donné ni son nom, ni son adresse, mais lui avait posé un « lapin » au Luxembourg, le lendemain) avait laissé des traces de son passage, Corentine s'en fut trouver Mme Tréguin, dont elle avait eu l'adresse par une amie.

Et elle lui demanda de pratiquer sur elle certaines de ces manœuvres grâce auxquelles les imprudentes neutralisent les risques du jeu.

Au moins, c'est ce qu'affirma Mlle Le Trouldec dans sa dénonciation au procureur de la République. Mme Tréguin avait exigé 600 francs. Passe encore pour la somme, bien qu'elle ait absorbé toutes ses économies ; mais le résultat avait été navrant : un enfant venu au monde, débordant de vie, comme la sève fraîche issue de l'arbre vigoureux.

Et Corentine s'en plaignait et il s'était trouvé — parce qu'assurément le procureur n'avait pas connu cette minime histoire — un substitut assez « jeune » pour accepter la plainte et poursuivre Mme Tréguin en correctionnelle.

Ainsi donc, Corentine reprochait à l'herboriste retraitée de n'avoir pas réalisé le délit qu'elle lui demandait de commettre ! Et le Parquet avait adopté sa thèse !

Procès vraiment cocasse, qui stupéfia le président Gaché, lorsqu'il interrogea la plaignante et l'inculpée.

Corentine, avec simplicité, fit sa déposition.

— Je suis allée trouver Mme Tréguin parce que j'étais enceinte et pour qu'elle me fasse passer... (sic)

LE PRÉSIDENT. — Et alors ?

CORENTINE. — Alors, elle ne m'a pas fait passer (rires).

Le président ne cachait pas sa surprise.

— Estimez-vous heureuse de n'être pas poursuivie ?

Les juristes feraient remarquer que le « cas » n'était pas punissable, la tentative d'avortement — si tentative il y eut — ne pouvant être sanctionnée.

# LA VOIX

# SECRETS



Au défilé du Front populaire du 14 juillet, cet appel émouvant fut vivement applaudi.

### A bas les bagnes d'enfants !

Dans l'immense cortège du Front populaire, qui défila le jour du 14 juillet de la Concorde à la Nation, on remarquait dans le flot mouvant des banderoles et des pancartes, celle du Groupe des Femmes pour la Protection de l'Enfance, et qui représentait un groupe de jeunes détenus aux mains enchaînées.

On sait que Mme Suzanne Lacore, sous-secrétaire d'Etat à la protection de l'Enfance, a dans son programme la réforme des maisons d'éducation surveillée.

Nous ne pouvons qu'approuver cette campagne, dans ce journal où nous suivons depuis des semaines, les réformes actuellement réalisées par l'Administration Pénitentiaire qui vient justement d'humaniser le service intérieur de la « prison des filles » de Clermont-de-l'Oise.

rapport exact des valeurs: sacrifier totalement à l'exigence de la répression celle de la maternité, sacrifier des petits innocents à l'abstraction, à l'idée morale que représente la Justice, c'était dépasser la mesure, rompre l'harmonieux rapport des valeurs.

De même qu'en France, trop fréquemment, une discordance en sens inverse s'est produite, aussi néfaste, aussi choquante.

On a dit et répété que la loi anglaise s'exerce avec une implacable rigueur, suivant un questionnaire qui ne s'encombre pas de nuances. « Plaidez-vous coupable ou non coupable ? » demande le président à l'accusé. Si la réponse de l'accusé est affirmative ou si tel est le verdict du jury, il n'est plus de place pour la gamme des peines intermédiaires; c'est tout ou rien: la mort ou l'acquiescement.

Notre système pénal est en théorie certainement préférable, puisqu'il tient compte des nuances mêmes de la vie. Mais la théorie a été déformée par la pratique, par ces décisions d'incompréhensible faiblesse qui ont énervé la répression et donné au meurtre droit de cité.

On pourrait même soutenir que si des pays voisins du nôtre ont appliqué avec une extrême sévérité la loi, c'est peut-être par une réaction inévitable contre la veulerie dont trop de procès retentissants, dans nos prétoires, ont porté la marque.

Entre la pendaison de Mme Bryan et les acclamations scandaleuses qui ont accueilli certains verdicts d'acquiescement, il y a place pour une bonne justice, ferme, mais humaine.

La justice inhumaine, non plus que la pitié mal dirigée, ne sauraient nous satisfaire.

# DÉFENDU

Mme Tréguin répliqua avec netteté et assurance. Elle n'avait pas été sollicitée de rendre à la jeune Bretonne le service coupable dont celle-ci, audacieusement, se prévalait à son encontre.

Les seuls soins qu'elle lui avait donnés, et pour un moindre prix que 600 francs, étaient des lavages parfaitement compatibles avec le souci d'assurer à la future mère l'épanouissement de son fruit.

Et quel épanouissement ! Mme Tréguin tirait fierté de la naissance du magnifique bébé qui était, selon le réquisitoire, le corps du délit.

A l'heure où la crise de la natalité sévit en France, où les danseuses nues sont impitoyablement pourchassées comme développant chez les spectateurs des penchants libidineux où le devoir de repopulation ne trouve pas son compte, le procès fait à la vieille herboriste apparaissait comme un méchant procès; et spécialement contraire à l'intérêt national.

Le grand coupable — comique de l'affaire — c'était l'enfant.

En somme, ce que reprochait le Parquet à Mme Tréguin, c'était d'avoir laissé venir au monde ce costaud futur citoyen. Un foetus eût tout arrangé et innocenté la prévenue de toute escroquerie. Malheureusement, il était trop tard pour réparer les dégâts; on ne pouvait tout de même pas tuer l'enfant pour donner satisfaction à Corentine.

D'autant que Mme Tréguin ne tenait pas à passer pour une faiseuse d'anges professionnelle, ni même accidentelle. Sans citer de témoins de moralité, elle en avait cependant amené avec elle un impressionnant cortège sous la forme d'un album contenant les photographies de tous les bébés qu'elle avait aidés à franchir le seuil de la vie.

Et, de ses mains, couvertes d'archaïques mitaines, elle feuilleta sous les yeux

des juges la collection d'images qui étaient pour sa cause le plus utile, le plus direct des réconforts.

Cent ou deux cents témoins, dodus, potelés, choisis évidemment parmi les plus réussis, et qui plaidaient en sa faveur.

La cause était entendue, comme on dit au Palais.

«... Attendu que la poursuite ne repose que sur les déclarations de la fille Le Troulader;

« Que celle-ci n'offre pas des garanties morales suffisantes;

« Par ces motifs: acquitte... »

Mme Tréguin referma l'album, remercia ses juges et, à petits pas, quitta le



Les photos de magnifiques bébés, potelés, dodus, plaidèrent en faveur de l'herboriste

prétoire. Au fond, elle était probablement coupable. Mais l'erreur judiciaire était excusable et conforme à la morale.

Et puis, pour Corentine, la leçon n'aura pas été vaine. Elle saura qu'il faut se méfier des rencontres du samedi soir place du Panthéon, et qu'il n'est pas sans danger pour une fille sans expérience de vider sa boîte à ordures au moment où passe un jeune homme blond...

Jean MORIERES.

# "PRESIDENT"

Le porte-plume réservoir DE GRANDE MARQUE

presque gratuit

GARANTIE 10 ANS

Nous demandons votre opinion :

Ce stylo, d'une qualité inégalable, dépasse de loin les porte-plume réservoirs, même d'un prix de beaucoup supérieur. Le « Président » est d'un fini très soigné, résultant de 39 ans d'expérience et, avec ses perfectionnements, une révélation pour les connaisseurs. Il est muni d'une plume anglaise avec une pointe spécialement renforcée, remplissage automatique, et il est d'une construction très robuste. Le « Président » vous offre encore beaucoup d'autres avantages appréciables, mais au lieu de les énumérer, nous vous offrons la possibilité de

juger vous-même !

Pour introduire le stylo « Président », si apprécié du public, nous voulons avoir votre opinion. Nous distribuons aux lecteurs de ce journal, qui nous en feront la demande, un nombre limité de stylos « Président » au prix dérisoire de

9 fr. 50 LE STYLO

Nous livrerons les porte-plume réservoirs « Président » à ce prix à raison de deux stylos au maximum par lecteur; après on pourra se procurer nos stylos dans les magasins. Cette distribution de propagande a lieu à une seule condition: après deux mois d'usage, vous nous donnerez votre opinion sur le « Président ». Nous sommes absolument certains que les sacrifices financiers que le fabricant s'impose par ce lancement extraordinaire permettront à chacun, dans un bref délai, d'apprécier le stylo « Président » à sa juste valeur. Le « Président » qui se distingue par sa forme très moderne et élégante, est livré dans les couleurs suivantes :

noir — rouge foncé — bleu foncé — vert foncé

SUPERBE CADEAU : chaque acheteur se recommandant de ce journal recevra gratuitement notre PORTE-MINE à titre de prime.

BON (joindre à la commande) pour recevoir sous pli recommandé contre remboursement 1 ou 2 Stylos « Président » à 9 fr. 50 pièce, frais d'envoi en plus et un STYLO-MINE gratuit. Couleur désirée.....

PRESIDENT-STYLO'S (Dépt J. B.), 3 Cité Tréville, PARIS (9<sup>e</sup>)

VIENT DE PARAITRE

## LA VIE SEXUELLE

Précis d'initiation

« Pour la vérité, contre l'ignorance, pour la santé et le bonheur intime des individus. »

Envoi à domicile en paquet clos contre remboursement..... 12 Frs

LIBRAIRIE CRITIQUE  
25, Rue de Vanves - PARIS-14<sup>e</sup>

ACCORDEONS — Instruments de musique !

Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane —

Plus de 1 million de clients.

Demandez de suite notre catalogue français gratuit

MEINEL & HEROLD, Markhausen 509 (Tch.-Slov.)  
Affranchir lettres 1.50, cartes-post. 0.90

BLENNORAGIE

Traitement rapide et radical par voie buccale, sans lavages, ni injections. GONEPHAL guérit. Pas de complications, ni rechute.

Envoi discret de la cure complète franco contre 62 francs. Rés. gar. ou remb. Lab. O. Sourcin, 2, rue Richer, Paris (9<sup>e</sup>)

GONEPHAL NOTICE Fco

CLEANSIG CREAM à la Fleur d'Oranger

nettoie profondément l'épiderme, le repose, et lui donne une souplesse et une douceur infiniment agréables. Ne contient ni vaseline ni glycérine. Ne laisse aucune trace grasse.

(Pot consigné)  
40 gr. = 8 fr. 50 + 3 fr.  
60 gr. = 12 fr. + 3 fr. 75  
15 gr. (essai) = 3 fr. 50 + 2 fr. 25  
Envoi franco.

Spécialité exclusive de :

## BEAUTÉ-SERVICE

créateur de la vente des produits d'Institut de Beauté dans une gamme de pots à contenance garantie et à des prix très étudiés, mettant ainsi à la portée de toutes les femmes des produits de haute classe pour les soins de leur épiderme et pour un maquillage parfait.

Les pots et flacons vides, devenus inutiles, sont repris à leur valeur convenue.

Démonstration et vente exclusive :  
W. CUVERVILLE  
25, avenue de l'Opéra.  
Gros : LAB. G. LEMASSON,  
350, rue Saint-Honoré, Paris.

N'ACHETEZ QUE CE CONTENU

## LE BAIN INTESTINAL désintoxique l'organisme et réédue l'intestin

Confirmant entièrement les avis médicaux émis lors de son introduction en France, l'Entéro-Cure (pratique des bains intestinaux), voit son application se développer de jour en jour, que ce soit dans la lutte contre la constipation, que l'Entéro-Cure supprime de façon durable, en obligeant l'intestin à reprendre ses fonctions normales, ou dans le combat contre les maladies intestinales, colibacillose, entérite, etc., les résultats enregistrés sont évidents. L'Entéro-Cure agit sur l'organisme par l'élimination complète de toutes les toxines créées par la stagnation des résidus dans

l'intestin, ce qui supprime toute possibilité de l'auto-intoxication que l'on trouve de façon régulière à la base de toute maladie infectieuse.

Le centre d'Entéro-Cure, 9, faub. Saint-Honoré, Paris, Anj. : 54-50, documente tous les intéressés, soit sur place, soit par l'envoi d'une brochure explicative très détaillée et illustrée, véritable cours de prophylaxie intestinale, qui est envoyée à toute personne joignant 1 fr. en timbres pour frais d'envoi. (Bien spécifier qu'il s'agit de la Brochure M. intitulée l'Hygiène de l'intestin.)

## AUX FUMEURS

Vous pouvez vaincre l'habitude de fumer en trois jours, améliorer votre santé et prolonger votre vie. Plus de troubles d'estomac, plus de mauvaise haleine, plus de faiblesse du cœur. Recouvrez votre vigueur, caressez vos nerfs, éclaircissez votre vue et développez votre force mentale. Que vous fumiez la cigarette, le cigare, la pipe ou que vous prisiez, demandez mon livre, si intéressant pour tous les fumeurs. Il vaut son pesant d'or. Envoi gratis.

250 fr. le mille adres. à copier main et gr. gains à corr. Rens. gratis. Ecrire Ets SPIREX B. P. 462, r. d. Louvre, Paris (1<sup>er</sup>).

Pour la Publicité :  
M<sup>me</sup> H. DELLONG  
1, rue Lord-Byron Balzac 12.00

ADMINISTRATION - RÉDACTION - ABONNEMENTS  
3, RUE DE GRENELLE - PARIS (VI<sup>e</sup>)

TÉLÉPHONE : LITRÉ 46-17  
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS  
COMPTE CHÈQUE POSTAL : N° 1298-37  
Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de "Déetective"

FRANCE ET COLONIES	1 an	6 mois
ÉTRANGER (TARIF A)	65. »	35. »
ÉTRANGER (TARIF B)	85. »	45. »
	100. »	55. »



Henri Poulain avait imaginé, avec la chasse aux « pigeons », un truc en or.

**M.** DUPONT (il va sans dire que ce nom est employé ici dans son acception la plus large), boucher en Seine-et-Oise, avait fait paraître dans un journal matrimonial une annonce où il révélait qu'étant veuf, il songeait à convoler à nouveau en justes noces. Par cette annonce, il sollicitait des réponses, et, qui sait, peut-être aussi l'amour...

Des réponses, il lui en arriva un petit paquet qui ne dépassait pas l'honnête moyenne des lettres que suscite une annonce de ce genre. Et comme il fallait bien commencer par choisir l'une d'elles, il détacha du lot une lettre à l'écriture élégante, plutôt distinguée, et qui était ainsi conçue :

Monsieur,  
Après avoir longtemps hésité, je me dé-



La fructueuse farce du sac volé avait été jouée depuis le mois de février 1930.

cide à vous écrire. Je suis la fille d'un gros pépiniériste. Mon père étant très âgé, je m'occupe de son affaire commerciale, mais, seule, je crains de me faire escroquer. J'ai besoin d'un mari, mais je le veux sérieux. Votre petite annonce a attiré mon attention. Ecrivez-moi, pour me fixer rendez-vous, boîte postale n° 188. Mes affaires m'attirent fréquemment à Paris. Des amis, en tout cas, se chargeront de me faire parvenir votre correspondance. Veuillez renvoyer cette lettre par retour.

M. Dupont écrivit à l'adresse indiquée en se conformant à la recommandation signalée. Quelques jours après, une réponse lui parvenait. La fille du pépiniériste lui fixait rendez-vous dans un café. Elle n'envoyait pas sa photographie, et M. Dupont en fut réduit à imaginer le visage de son aimable correspondante; mais celle-ci lui signalait que, pour se faire reconnaître, elle tiendrait à la main un numéro du journal *Le Chasseur Français*.

Tout ému, M. Dupont prit le train pour Paris, et se rendit au café où l'attendait la prétendante. Il la reconnut tout de suite grâce à son air digne, son élégance un brin sévère, son maintien correct. Elle tenait effectivement à la main le journal *Le Chasseur Français*, mais l'on sentait qu'elle plaçait au-dessus des exploits cynégétiques cette chasse au mari qui devait mettre un terme à son existence inquiète de jeune femme privée de soutien.

M. Dupont se présenta. Il avait un sourire avantageux, des gants neufs et cet air de confiance que rien, dans la vie, ne saurait désarmer.

La demoiselle parlait avec circonspection, en jeune femme soucieuse de ne pas donner à cette rencontre un goût d'aventure.

Elle avait hésité, disait-elle, à écrire. Ce n'était pas la première fois qu'elle avait parcouru la rubrique des annonces de mariage, mais elle n'avait jamais eu l'audace d'écrire. Elle redoutait les déceptions que vous réservent souvent ces pièges sentimentaux, et les aventuriers qui s'en font un paravent. Enfin, elle s'était décidée. Quelque chose d'indéfinissable — l'appel du destin, sans doute — l'avait poussée à écrire...

M. Dupont écoutait, ravi, et flatté, au fond, qu'une personne de si bonne éducation ait vu à travers les lignes de son annonce mieux qu'une offre, mais une promesse.

— Que puis-je vous offrir, mademoiselle ?

— J'ai déjà pris un bock, merci. Je suis très fatiguée, J'ai voyagé toute la nuit, et je n'aurai pour cette première entrevue que très peu de temps à disposer, car je dois me rendre dans un instant chez mon

Ils avaient déjà fait quelques pas sur le trottoir, lorsque la dame poussa un cri :

— Mon sac ! On m'a volé mon sac à main !

M. Dupont essaya de rassurer la jeune femme. Tous deux coururent au café. La banquette où ils étaient assis tout à l'heure était déserte. Le garçon affirma, sur un ton convaincant, qu'il n'avait rien trouvé !

— Je l'avais déposé près de moi, sur la banquette, avec ces journaux. Je me souviens que, pendant que nous bavardions, un individu est venu s'asseoir non loin de moi : c'est cet homme qui aura volé mon sac.

M. Dupont, navré, ne savait comment reconforter la jeune femme. A bout de bonnes paroles, il finit par dire :

— En tout cas, vous n'allez pas rester sans argent. Voulez-vous que je vous prête deux à trois cents francs ?

— Vraiment, monsieur, je n'ose accepter. Nous nous rencontrons pour la première fois. Vous me connaissez à peine, et cette offre d'argent que vous me faites si gentiment, si spontanément, me couvre de confusion.



Sa complice, Germaine Bouveret, appâtait ingénieusement les candidats au mariage.

Un seul inconvénient : l'annonce parlait d'un veuf âgé de quarante-deux ans, et le jeune policier paraît à peine vingt-huit ans.

— J'ai déclaré cet âge, dans l'annonce, expliqua-t-il, pour faire plus sérieux. Mais je n'en suis pas moins décidé à me marier.

Et la petite comédie recommença. Germaine Bouveret montra la fameuse lettre du notaire lui fixant rendez-vous, laissa son sac entr'ouvert pour que l'on remarquât les dix billets de mille francs et attendit patiemment que se déroule à nouveau la farce du sac volé.

Le voleur était tout simplement le complice de la jeune femme, Henri Poulain, un philatéliste qui avait fait de mauvaises affaires, et qui avait trouvé ce truc ingénieux pour récupérer un peu d'argent.

Henri Poulain, toujours vêtu d'un imperméable aux poches percées, se glissait sur la banquette au moment de l'entrevue du veuf et de la candidate au mariage. Celle-ci laissait négligemment traîner son sac sur la banquette. Et Henri Poulain, à travers les poches de son manteau, s'emparait du sac, tandis que sa complice simulait la surprise et l'indignation, en feignant de constater que son sac avait été subtilisé.

Cette curieuse escroquerie « fonctionnait » depuis février 1930.

On a retrouvé chez Henri Poulain et sa complice une comptabilité méticuleuse de leurs opérations.

Ils collectionnaient les annonces matrimoniales. Ils avaient reçu plus de sept cents lettres. On estime qu'ils réalisaient plus de trente escroqueries par jour. Lorsque le client ne voulait pas se déranger, le couple se déplaçait.

Henri Poulain attendait la jeune femme dans une voiture Talbot, près de l'immeuble à double issue.

Mais tout a une fin : il arriva un jour que, dans cette chasse au « pigeon », les escrocs tombèrent sur deux « poulets ».

M. LECOQ.

# LA CHASSE AUX "PIGEONS"

— Ancien industriel, 46 ans, désire relations vue mariage avec personne ayant même situation.

— Centre. — Veuf, cinquantaine, ancien commerçant (2 enfants, 14-12), propriétaire immeuble et capital, personnellement peu libre, raison situation lucrative, désirerait rencontrer, en vue mariage, personne présentant bien, svelte, haute moralité, bonne santé, femme d'intérieur, maximum 44, donner détails première lettre. Discretion assurée.

— Notaire, 47, veuf, 2 garçons (12), pas à charge, fortuné, grand, bien appoirt, épouserait veuve ou fille d'homme riche, douce, affectueuse, intelligente, région si besoin, famille et fortune, pas sérieux s'abste-

— Fonctionnaire distingué, éduqué, honorable famille aisée, divorcé cause femme alcoolique, sans enfants, referait situation mariage affection avec jeune fille, jeune veuve ou divorcée 25-35; préférencés : commerçante, accepterait enfant, pourrait laisser fonction secondar commerce; fonctionnaire, institutrice ou collègue poste, continuerait fonction, essaierait avancement, blessé guerre, pensionné, bel avoir et belle espérance. Alcoolique, calomniatrice, malpropre, vulgaire, s'abstenir. Suis Instance changement Angers.

— Comtois, 34, bien, espérances 180.000, propriétaire campagne, désire mariage très sérieux jeune fille, santé, affectueuse, campagne ou autre; me déplacerais.

— Normand. — 32, brun, 1m,70, physique jeune, catholique pratiquant, instruction, éducation, avenir, épouserait jeune fille 22-27, sérieuse, jolie, idéaliste, dot ou situation.

— Inspecteur général assurances, trentenaire, meilleur mou-

notaire qui m'a fixé rendez-vous pour le versement d'un dédit.

Soucieuse de montrer que ce rendez-vous n'était pas une fable, la jeune femme sortit la convocation de l'étude de notaire et la tendit à M. Dupont. Elle avait négligemment laissé son sac entr'ouvert sur la table. M. Dupont remarqua qu'il contenait une dizaine de billets de mille francs, mais fit semblant de ne pas s'en être rendu compte. La jeune femme, d'ailleurs, alla au-devant de sa surprise en lui déclarant qu'elle avait sur elle une somme importante qu'elle devait verser entre les mains du notaire. Et cette franchise parut de bonne augure au boucher de Seine-et-Oise.

Il échangea encore avec la jeune femme quelques propos de bon aloi et, l'heure du rendez-vous de l'étude approchant, tous deux se levèrent et se dirigèrent vers la sortie. M. Dupont, galant homme, proposa à la jeune femme de l'accompagner jusqu'à la maison du notaire. Elle accepta.

— Mais vous plaisantez, insista M. Dupont, c'est bien le moins, et j'ai une entière confiance en vous.

— D'ailleurs, expliqua la jeune femme, puisque vous voulez bien m'accompagner jusqu'à l'étude de mon notaire, vous n'aurez qu'à m'attendre un instant. J'ai un dédit de trois cents francs à verser. Je vous rejoindrai aussitôt.

M. Dupont sortit un billet de cinq cents francs de son portefeuille et le tendit à la jeune femme qui, pleine de confusion, ne savait comment le remercier de son geste.

Ils arrivèrent devant l'étude. M. Dupont attendit. Il attendrait encore si, par un réflexe bien naturel, il ne s'était avisé qu'il avait été victime d'une escroquerie.

M. Dupont se décida à faire ce que beaucoup n'auraient peut-être point fait à sa place : c'est-à-dire à déposer plainte au Parquet. Des renseignements déjà parvenus entre les mains de la police permirent d'identifier rapidement la candidate au mariage. Il s'agissait d'une certaine Germaine Bouveret, âgée de trente-quatre ans, demeurant 13, rue de la Tour-d'Auvergne.

La plainte fut transmise à la Police Judiciaire. Et M. Badin, qui dirige le service de la voie publique, chargea les inspecteurs Bonneau et Peyres de mener l'enquête.

Le stratagème employé pour faire tomber dans un piège Germaine Bouveret et le complice qu'on lui supposait avoir été très simple : avec l'approbation de M. Dupont, on fit paraître une nouvelle annonce dans la rubrique matrimoniale. Un nouveau rendez-vous fut fixé. Germaine Bouveret, sans méfiance, accepta. Et c'est l'inspecteur Peyres qui, jouant le rôle du fiancé, se présenta.

Le rendez-vous galant était fixé, d'ordinaire, à la terrasse de quelque café.



Chicago  
(de notre correspondant particulier).

La révélation qu'a faite la police de Chicago du journal intime d'Andrey Valette, la blonde « follies-girl », qui fut la Reine de Beauté de Chicago, qui vient de trouver la mort, mystérieusement assassinée, cause un scandale dont on n'avait pas vu d'égal depuis le fameux « Alibi de la Blonde » d'il y a sept ans.

Nièce du roi de l'acier, Elbert H. Gary, Miss Andrey Valette, la belle blonde-platine, avait quitté l'atmosphère provinciale de sa maison à Gary (Illinois) pour devenir, sous le nom d'Annabelle Blake, la « reine des clubs de nuit » de Chicago. Mais pour ses admirateurs — et ils étaient nombreux — elle est toujours restée la « Butterfly Blonde ». Le 2 juillet elle fut trouvée tuée d'un coup de revolver dans son appartement de l'Hôtel La Salle dans le centre de Chicago.

Le meurtre de Miss Valette se produisit avec une rapidité dramatique. Vers une heure de l'après-midi, une puissante limousine de couleur marron stoppait devant l'Hôtel La Salle, une femme élégamment habillée, de petite taille et très brune, en descendait et entra dans le



# UNE REINE ASSASSINÉE



Une jalousie effrénée avait armé la main de Carmelia Freed, Sicilienne farouche.



Edward Freed — Eddie pour les dames — se partageait les faveurs de ces « beautés ».

hall de l'hôtel où elle demandait à voir quelques appartements.

J'en suis désenchantée, dit-elle. Je ne crois pas qu'ils soient aussi beaux que celui de Miss Valette. A propos, est-elle encore ici ? Je voudrais la voir.

Quelques minutes plus tard on voyait le numéro de l'appartement de la « follies-girl » s'allumer et, se précipitant vers le téléphone, le gérant l'entendit appeler au secours. « Je suis blessée », gémissait-elle.

Au même moment il vit une femme — la même à laquelle il avait montré la porte de l'appartement d'Andrey Valette — descendre en courant l'escalier, traverser le hall et se précipiter vers la porte de sortie.

Hards Knox, tel est le nom du gérant, cria au bon nègre de prendre le numéro de la voiture marron et se précipita lui-même vers l'appartement de Miss Valette. Il trouva la blonde « follies-girl » étendue sur le lit, tuée. Le négligé de soie rouge était relevé jusqu'à la taille et couvrait son visage. Il était taché de sang. Le côté droit de sa poitrine portait une blessure. Une balle de revolver avait été tirée et avait tué la Reine de Beauté de Chicago.

Un plateau portant son déjeuner était sur la table de nuit. Apparemment, dit la

police, la visiteuse avait interrompu son déjeuner. La nourriture était à peine entamée. Une bouteille de whisky, à demi-vidée, était là ainsi que huit bouteilles de bière vides. Dans les placards, outre les robes, il y avait dix-huit bourses et une cravate, et des souliers d'homme. Les lettres qui donnaient sur « La Salle street » étaient entourées de fleurs grimantes.

Les murs de son appartement étaient couverts de douzaines de photographies de célébrités du monde théâtral et sportif. L'une était celle de Max Baer, ex-champion du monde de la boxe, avec cette inscription : « A Annabelle, une grande étoile. Puisse-nous rester toujours amis, Max Baer, 7-31-34. » Une autre portait l'autographe du grand comédien Harry Richman.

Grâce au numéro de la limousine « marron » la police a pu connaître l'identité de la visiteuse, Mrs Carmelia Freed, la femme du trop célèbre « chef d'état-major » d'Al Capone, Edward Freed, « Eddie » pour les dames. Celle-ci avait disparu. Immédiatement après sa « visite » à l'Hôtel La Salle, elle s'était précipitée au club de nuit « Nut House » et avait arraché ses photographies qui y ornaient le mur au milieu d'autres. La police la cherche en vain, bien qu'elle semble communiquer souvent avec son mari et son avocat du fond de l'un des « hide-outs » que possède encore dans le sud de Chicago et surtout au « Cicero » l'ancien « syndicat » d'Al Capone dirigé aujourd'hui par Ralph Capone (le frère du « Big Boss »), Frank Nitti et Joe Frisco.

Cependant, le « crime passionnel » semble d'autant plus probable que la police a pu saisir le journal intime de Carmelia Freed. D'origine sicilienne, celle-ci était connue, même dans la colonie italienne du sud de Chicago où l'avait rencontrée Eddie Freed, pour son tempérament de feu et sa jalousie envers les autres femmes que fréquentait Eddie.

Ce journal, comme celui de la « Butterfly Blonde » assassinée, jette une lumière étrange sur la vie des clubs de nuit de Chicago.

Voici quelques extraits :

4 janvier (1934). — J'ai trouvé les adresses de deux femmes dans les poches d'Eddie. Suis allée les voir, une seule était chez elle — avec un type qu'elle m'a dit être son mari. Me suis toute mouillée en tombant dans une flaque d'eau lorsque je sortais d'un cab.

9 janvier. — Malade au lit toute la journée. Eddie ne veut pas dire ce qu'il a fait

avec les 170 dollars qu'il m'a pris dans mon sac. Je pense qu'il les a dépensés avec quelque femme, sinon il me les aurait demandés.

13 janvier. — Me suis levée aujourd'hui et me sens bien. Eddie est venu aujourd'hui à la maison et m'a donné 20 dollars. Il a commencé à me battre parce que je fouillais dans ses poches. Il est sorti et ne voulait même pas m'emmener dîner.

14 janvier. — J'ai regardé dans l'auto et j'ai trouvé l'adresse d'une femme dans l'Ohio. Eddie allait me tuer. Lorsque je suis revenue, Eddie avait fait ses valises, mais il n'emportera pas ses affaires d'ici !

11 mai. — Eddie m'a acheté un tas de robes. C'est un chéri et je l'aime tant que cela fait mal.

2 juin. — Tout allait si bien jusqu'à aujourd'hui. Nous avons eu une querelle. Il est revenu à la maison à 6 heures. Il avait du rouge à lèvres partout et le numéro de téléphone d'une femme dans la poche.



Mais le plus sensationnel est le journal intime de la belle « follies-girl » qui contient beaucoup de noms d'hommes ayant une haute situation dans la vie américaine (dont un grand nombre sont mariés), et les révélations qu'en fait continuellement la police causent ici un scandale inimaginable.

Ce journal de la nièce du roi de l'acier décrit avec une franchise déconcertante ses orgies avec les millionnaires de la ville auxquels elle devait une résidence luxueuse, des bijoux et des zibelines.

Les visites d'Andrey Valette dans les clubs de nuit et les résidences les plus connues de Chicago sont ponctuées d'incidents inénarrables de l'étrange carrière qu'avait choisie cette jeune fille de la société américaine, élevée dans un couvent. Elle décrit comment « un type, au Croydon, cette nuit, a essayé d'être vif et m'a poché l'œil, mais je lui ai rendu le coup de poing ».

Elle raconte comment chaque jour elle

commençait par boire une pinte de gin ; comment, après des après-midis dans les salons de beauté ou des promenades en auto, ses nuits se terminaient invariablement avec des pleurs — et un quart d'Écossais (c'est-à-dire de whisky).

Miss Valette était une représentante typique du demi-monde des clubs de nuit des quelques dernières années. Elle avait connu beaucoup d'hommes, toujours prête à se joindre à une partie lorsque l'homme y mettait le prix. Les célébrités dont les portraits ornaient ses murs n'étaient pas seulement théâtrales et sportives ; il y avait aussi quelques grands manitous de l'underworld américain. Elle entretenait la correspondance avec un détenu de la prison de l'État de Michigan.

Mariée pour la première fois à 17 ans, puis divorcée, elle épousa en 1931 un Suédois — après une partie de cocktails — et le quitta l'année suivante.

Le monde des clubs de nuit au nord du « Loop » a connu un changement radical depuis que Miss Valette y était arrivée et a continué à changer durant toute la carrière de la belle « Butterfly Blonde ».

Depuis la fin de la prohibition ces clubs de nuit cessèrent d'être le « district aux lumières rouges ». La « société » de Chicago commença à les envahir. Miss Valette était l'une des girls qui étaient prêtes à accepter le « job » d'une soirée. Elle et ses amies étaient des compagnes agréables, adeptes des cocktails et des randonnées gaies.

Ce fut dans cette atmosphère que Miss Valette rencontra Edward Freed il y a quelque six mois. Bien que prodigue, il n'était pas son préféré. Elle aimait mieux les autres lieutenants d'Al Capone. Et pourtant on avait cru à un véritable coup de foudre entre la belle « follies-girl » et l'aide de camp d'Al Capone, dès leur première rencontre.

J. DOUGOULD.

Le gérant de l'Hôtel La Salle trouva Andrey Valette étendue sur le lit et tuée d'une balle de revolver.



# Attention à vos poches!



Qui donc saurait déceler, sous cet habile accoutrement, le faux déménageur ?

V (1)

Nous en étions restés l'autre jour à un vol qui se commet, d'ordinaire, dans la période de vacances — celle où nous sommes. Voici un autre exemple de cambriolage relevant de la catégorie des méfaits saisonniers :

## Le coup du plombier

Le spécialiste de ce stratagème repère, dans les quartiers opulents, quelque immeuble dont presque toutes les fenêtres sont tenues fermées pendant l'absence des locataires. Grâce à l'annuaire téléphonique, il appelle au hasard M. X... ou Mme Y... habitant à l'adresse qu'il a notée. Si quelqu'un répond au coup de fil, il s'excuse de l'erreur et passe à un autre abonné, habitant le même immeuble. Cette fois, s'il n'obtient pas de réponse, il retient le nom de l'absent et retéléphone plusieurs fois chez celui-ci pour bien s'assurer que personne ne se trouve dans l'appartement. Puis, il appelle la concierge au bout du fil. Il se donne pour tel ou tel chef de service de la compagnie du gaz et déclare avoir reçu une lettre du locataire en vacances, lequel demande la réparation de la tuyauterie de la cuisine.

La vigilante concierge refuse en général d'autoriser l'accès de l'appartement désigné, faute d'avoir reçu directement l'ordre de son locataire. Néanmoins, un ouvrier plombier, portant la casquette de la compagnie du gaz, se présente à elle le lendemain. Il est mal reçu. Mais il insiste. Il est père de famille, il gagne sa vie à la journée ; il perdra une partie de sa paye quotidienne s'il ne peut effectuer la réparation pour laquelle il a été envoyé. Bref, la concierge finit par céder à ces captieuses raisons ; et elle accompagne le pseudo-plombier dans l'appartement du locataire absent. Mais, pendant qu'elle surveille le travail de « l'ouvrier », quelqu'un — un complice — appelle au bas de l'escalier. La concierge s'empresse de descendre. Elle se trouvera retenue à bavarder, durant un long moment, avec l'important visiteur. Pendant ce temps-là, le malfaiteur ne restera pas inactif. Il aura même été si diligent que la concierge, en le rejoignant, le trouvera sur le point de s'en aller, le sac à outils lesté d'un précieux butin. On redescend en devisant paisiblement, l'innocente portière étant bien loin de se douter que sa confiance a été, au propre et au figuré, fourrée dans le sac...

Il n'y a pas que les faux plombiers dans la catégorie des voleurs à domicile. Une innombrable kyrielle d'aigrefins prennent également la tournure et l'emploi propres à servir leurs malfaisantes intentions. Les fausses dames de charité, les faux représentants, les faux ouvriers, les faux employés du gaz, de l'Eau, de l'Electricité, etc... sont autant de filous qui jouent leur rôle avec une telle habileté, qu'elle leur assure presque toujours le succès.

## Coup des déménageurs

Plus astucieuse encore est l'entrepreneuse perversité des faux déménageurs. Naguère, ils opéraient particulièrement dans les aristocratiques quartiers parisiens des Champs-Élysées, de Passy, de la Muette ou de la Plaine-Monceau. Comment arrivaient-ils à savoir l'adresse des personnes en instance de déménagement ? Mystère !

Peut-être l'absence de rideaux aux fenêtres leur permettait-elle de flairer l'occasion. Toujours est-il qu'une heure ou deux avant l'arrivée des vrais déménageurs, le faux se présente à leur place, se donnant pour le chef d'équipe. Vêtu d'une blouse bleue, d'un pantalon de velours ou de grosse toile, selon la saison ; coiffé du traditionnel bonnet noir dont la pointe retombe sur l'oreille, il trompe « son monde » avec art. Et tandis que la maîtresse de maison, occupée à d'autres préparatifs, le laisse au milieu des objets rassemblés pour être emballés, il ne manque pas d'en soustraire plusieurs, qu'il dissimule sous son ample blouse. Puis il déclare qu'il va chercher son équipe avec laquelle il reviendra dans un instant. Voilà comment le tour est joué.

Un de ces faux déménageurs arrêté dernièrement, après une enquête infiniment difficile, avoua que sa « combine » lui rapportait dix mille francs par mois. Une paille ! pourraient dire les vrais emballés...



Le colporteur-marron commet ses méfaits au détriment des ménagères trop naïves.

## Escroquerie à l'achat

Une espèce particulièrement nombreuse, parmi les filous qui se donnent des airs honorables, est celle des camelots marrons. Ils viennent chez le particulier pour lui vendre de la toile ou du drap. Ce sont généralement les ménagères qui les reçoivent. Le malfaiteur réussit, par sa faconde, à intéresser son interlocutrice, à la questionner habilement sur son état de fortune, sur la profession du mari. Puis, laissant en garde à la victime une pièce de cinquante mètres de tissu qu'il reviendra, dit-il, chercher dans la soirée, il va trouver à son bureau ou à l'usine l'époux de la candide dépositaire.

— Votre femme, lui affirme-t-il, m'a acheté cinquante mètres de toile ; mais comme elle ne pouvait pas me payer tout ça d'un coup, j'ai pris un « arrangement » avec elle, de façon que la dette soit réglée par traites.

Le mari maugrée quelque peu, mais il ajoute :

— Pourquoi venez-vous me trouver si vous avez convenu d'un accord avec ma femme ?

— Parce que les traites qu'elle accepte ne peuvent être valables que si elles sont signées par vous. Ce n'est qu'une petite formalité légale...

Le brave homme, de plus en plus bougon, finit par engager sa signature. Le camelot disparaît en se frottant les mains...

Mais, le soir, la scène de ménage éclate dès le retour de l'époux. Il adresse à sa

femme de vifs reproches pour ses dépenses inconsidérées. Elle rétorque, ébahie :

— Mais voyons, papa, tu deviens fou ? Qui t'a dit que j'avais acheté ces cinquante mètres de tissu ?

— Le camelot.

— Pas du tout ! J'ai simplement accepté de lui garder sa toile par obligeance, en attendant qu'il revienne la chercher.

— Mais alors, tontroue le mari, c'est moi qu'il a escroqué en me demandant ma signature. C'est une ignominie ! Il va falloir acquitter une dette qui nous a été imposée contre notre gré. Ah ! maman, tu nous a mis dans de beaux draps, avec cette toile...

La colère des victimes ne les avance, malheureusement, à rien. Le bon de commande est dûment signé. Le client malgré lui ne peut donc que payer l'achat forcé, à moins d'intenter un procès, d'ailleurs incertain, contre le crapuleux marchand qui l'a si adroitement dupé.

## Escroquerie au placement

Celle-ci est un forfait particulièrement odieux, car il porte tort à de pauvres gens qui luttent difficilement pour vivre.

Le filou se met aux aguets, dans les parages de quelque bureau de placement. Il jette son dévolu sur une victime apparemment naïve, l'aborde, la questionne, lui déclare qu'il connaît « quelqu'un » qui cherche actuellement du personnel. La malheureuse victime se laisse séduire par la proposition de l'aigrefin, qui l'entraîne vers la rue où se trouve le prétendu commerçant ou artisan en quête d'employés. A quelques pas de l'adresse qu'il a citée, le filou laisse son compagnon au bord du trottoir, en le priant de l'attendre un moment.

— Je vais régler l'affaire, dit-il ; et je vous rejoins dans un quart d'heure.

De fait, il revient bientôt, l'air rayonnant.

— C'est fait, exulte-t-il. J'ai réussi à faire agréer votre candidature...

Le pauvre chômeur se réjouit de son côté et se confond en expressions de gratitude. Mais l'autre montre alors le « bout de l'oreille » que, d'ailleurs, son naïf interlocuteur n'aperçoit pas.

— Voici, explique l'homme : les attri-

butions qui vous seront confiées sont assez délicates. Elles exigent un petit cautionnement d'une centaine de francs. Si vous n'avez pas cette somme sur vous, peu importe ! Remettez-moi ce dont vous disposez pour le moment. Vous paierez le reste sur vos appointements.

Toute heureuse d'être enfin « casée », la victime n'hésite pas à confier le contenu de son portefeuille à son vil compagnon. Ils conviennent de se rencontrer le lendemain, pour que le candidat soit présenté au prétendu patron. Mais, à l'heure du rendez-vous, personne ! A l'adresse indiquée la veille par le filou : point de boutique ou d'atelier. La malheureuse dupe comprend trop tard que la misère elle-même est souvent exploitée par la crapule qui infeste la société.

## Escroquerie aux petites annonces

L'escroquerie au placement s'effectue également par le moyen des petites annonces. Beaucoup de filous les font « passer » dans les journaux, en demandant aux postulants éventuels de joindre à leur lettre de candidature un timbre « pour la réponse ». Mais la réponse n'arrive jamais pas plus que le timbre ne revient. Par contre, la revente des vignettes postales qu'il reçoit à foison permet à l'annonceur, qui renouvelle quotidiennement son « truc », de vivre aux frais d'autrui...

D'autres escrocs aux petites annonces répondent aux candidats qui sollicitent la place proposée... Mais ils leur indiquent que, pour remplir les conditions requises, il faut adhérer à telle association corporative, moyennant une cotisation mensuelle, plus un droit d'entrée de 5 à 10 francs. Puis, on fournit au postulant un travail dérisoire, rapportant tout au plus 3 à 4 fr. par jour. C'est pour le dégoûter de persévérer dans cette besogne. Il ne tarde pas, en effet, à comprendre qu'on abuse de lui. Il abandonne le travail et l'argent versé. Celui-ci constitue une somme très modeste ; mais le nombre des dupes est si grand que le butin global procure un fructueux bénéfice aux spécialistes de ce système.

(A suivre.)

Marcel CHARLES.

Parmi la kyrielle d'aigrefins qui prennent la tournure d'employés de compagnies, propre à servir leurs nuisibles intentions, figurent surtout quantité de pseudo employés du gaz.



TONIQUE — RECONSTITUANT

BYRRRH

VIN NATUREL

(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le n° 400.

Pour **88** francs nous vous garantissons de l'EAU CHAUDE pendant **5** années

**SANS** bouilloires  
chauffe-eau  
perte de temps  
grâce à...

**FILTROCHO**



FILTROCHO est le seul appareil de ce prix ne nécessitant aucune installation.  
Un robinet d'eau froide, une prise de courant, et c'est tout.  
FILTROCHO donne instantanément de l'eau bouillante.  
FILTROCHO débite de 50 à 150 litres à l'heure.  
Consommation de courant insignifiante.  
**AUCUN DANGER**  
En un mot, c'est pour vous le confort, la rapidité, l'économie, car son prix est dérisoire, en proportion des « services »... et il est garanti 5 années.  
**PRIX IMPOSÉ : 88 francs franco.**

**BON DE COMMANDE**  
Veuillez m'adresser un FILTROCHO, type 17, avec sa garantie de 5 ans. Ci-joint 88 fr. en mandat-chèque.  
Nom.....  
Adresse.....  
à adresser à Filthrocho, 1, rue Lord-Byron, à Paris (8<sup>e</sup>).

COLLECTION "DÉTECTIVE"

DAVID FROME

LE MYSTÈRE DE  
**COLNBROOK**

Traduit de l'anglais par E. MICHEL-TYL

Couvertures photographiques de R. PARRY, tirées en quadrichromie. Exemp. rognés. Présentation de luxe sous cellophane

Chacun de ces volumes . . . . . **6** fr. . . . . Chacun de ces volumes

**SANTÉ**



**ÉCONOMIE**

Les docteurs affirment que le tiers des maladies connues sont aggravées ou causées par l'eau calcaire.

Les innombrables dépôts de tartres, épais, jaunâtres, que nous trouvons au fond de nos casseroles, nous préviennent de l'effet de l'eau ordinaire, qui imprègne de calcaire toutes nos boissons et notre nourriture, et produit :

**LES RHUMATISMES, L'ARTHRITE, L'INDIGESTION, LA CONSTIPATION, L'ARTÉRIOSCLÉROSE, LES CALCULS, LE GOÛTRE, LES MALADIES DES REINS.**

De plus l'eau calcaire, employée pour la toilette, dessèche et abîme la peau et les cheveux.

C'est le plus grand ennemi de votre beauté.

Protégez-vous, guérissez-vous en n'employant que de l'eau adoucie, complètement débarrassée de ses sels calcaires par

L'ADOUCISSEUR D'EAU  
**TETT BRO**

qui dure toujours et rattrape vite son prix d'achat par les économies réalisées en employant l'eau adoucie.

**PRIX IMPOSÉ : 125 francs**

Adressez toutes commandes à :  
**TETT BRO, 1, rue Lord-Byron**

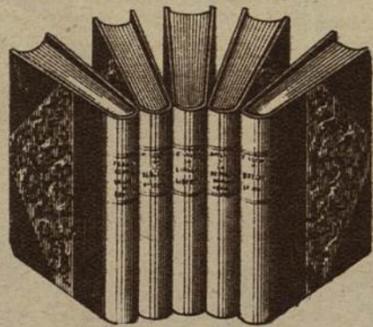
Au détail, les prix de gros  
Café Grand Arome, 13 fr. le kilo par 5 kg. franco

**CAFÉS LAJEUNESSE**

25, Rue Ernest-Renan, SAINT-DENIS

Un cadeau de DÉTECTIVE à ses lecteurs

- P. ACHARD : Ces dames du Central. Nous, les chiens.  
A. ARMANDY : Les réprouvés.  
M. Ayme : Aller et retour.  
M. BEDEL : Molinoff, Indre-et-Loire. Philippine.  
P. BÉNARD : Malikoko. Ces messieurs de Buenos-Ayres.  
H. BÉRAUD : La gerbe d'or.  
M. BERGER : Les Dieux tremblent.  
A. BERNIS : Les nuits du Yang-Tsé.  
P. BONARDI : Les rois du Maquis.  
R. BOUCARD : Les femmes et l'espionnage.  
F. BOUTET : Crimes d'aujourd'hui et d'autrefois.  
P. BRULAT : La vie de Rirette.  
J. CAMP : Vin nouveau.  
F. CARCO : La belle Amour. Rien qu'une femme. Vérotschka l'étrangère. Prisons de femmes.  
M. CHOISY : Un mois chez les hommes.  
H. COIN : Quatre espions parlent.  
COLETTE : L'Ingénue libertine. La vagabonde.  
CONRAD : Typhon.  
DOYLE Conan : Les aventures du brigadier Gérard. Les débuts de Sherlock Holmes.  
CURNONSKY : Le café du commerce.  
M. DEKOBRA : La biche aux yeux cernés. Le geste de Phryné.  
J. DELTEIL : Le Vert-Galant.  
L. DELLUC : Le roman de la manœuvre.  
Ch. DERENNES : Gaby, mon amour. Nique et ses cousines.  
DESCAVES : Hans le fossoyeur.  
Jean d'ESME : Les Dieux rouges. Les maîtres de la brousse. Thi-Ba, fille d'Annam.  
R. DUNAN : Extraordinaire aventure de la Papesse Jeanne.  
M. ELDER : Thérèse, ou la bonne éducation.  
R. ESCHOLIER : Cantegril.  
FABIANO : Les îles où l'on meurt d'amour.  
FERRI-PISANI : L'amour en Amérique. Avec ceux de la Légion. Lucile, jeune fille américaine. Souvenirs d'un gangster.  
G. de LA FOUCHARDIÈRE : Le bistro de la Chambre.  
G. de LA FOUCHARDIÈRE et Alain LAUBREAU : Aventures cocasses de Boulot aviateur.  
P. FRONDAIE : Auprès de ma blonde. La côte des Dieux. Deux fois vingt ans. Iris, perdue et retrouvée.  
A. GALOPIN : L'homme au complet gris.  
R. GEIGER : Histoires juives.  
GALTIER-LABOISSIÈRE : La bonne vie.  
A. GIDE : La symphonie pastorale.  
HOTCHKISS : Le mystère de San-Francisco.  
ISWOLSKY : La jeunesse rouge d'Inna.  
JACQUES-CHARLES : Le roman d'une figurante.  
J. KESSEL : Le coup de grâce. Les nuits cruelles. Terre d'amour. Belle de jour. La steppe rouge. Les Captifs.  
KESSEL et ISWOLSKY : Les Rois aveugles.  
KIPLING : Un beau dimanche anglais.  
J. de LACRETELLE : L'enfance d'une courtisane. Silbermann.  
Jeanne LANDRE : La gargouille. Nouvelles aventures d'Echalote.  
M. LARROUY : Leurs petites Majestés. Le trident.



**CHOISISSEZ**  
dans la liste ci-contre  
**5**  
volumes reliés  
**QUE VOUS RECEVREZ**  
contre **30 francs**  
La reliure  
Le port à domicile  
vous sont offerts  
par  
**DÉTECTIVE**

**Bulletin de commande**  
à adresser à PRESSE et PROPAGANDE

Veuillez m'adresser franco contre trente francs, que vous trouverez ci-joint (1) en chèque, chèque postal ou mandat, les cinq volumes reliés suivants :

- 1.
- 2.
- 3.
- 4.
- 5.

Nom et prénoms.....  
Domicile.....  
Département.....

**PRESSE et PROPAGANDE**  
1, RUE LORD-BYRON - PARIS (8<sup>e</sup>)  
Compte chèque postal : Seine 655.528

(1) Rayer les mentions inutiles.  
Différence de port en sus pour l'étranger.

Le BONHEUR et la JOIE au FOYER



**FORCE**  
**SANTÉ**  
**VIGUEUR**

par

par la SANTÉ.

**L'ÉLECTRICITÉ**

L'Institut Moderne du Dr. M.A. Grard à Bruxelles vient d'éditer un traité d'Electrothérapie destiné à être envoyé gratuitement à tous les malades qui en feront la demande. Ce superbe ouvrage médical en 5 parties, écrit en un langage simple et clair explique la grande popularité du traitement électrique et comment l'électricité, en agissant sur les systèmes nerveux et musculaire, rend la santé aux malades, débilités, affaiblis et déprimés.

La cause, la marche et les symptômes de chaque affection sont minutieusement décrits afin d'éclairer le malade sur la nature et la gravité de son état. Le rôle de l'électricité et la façon dont opère le courant galvanique est établi pour chaque affection et chaque cas.

L'application de la batterie galvanique se fait de préférence la nuit et le malade peut sentir le fluide bienfaisant et régénérateur s'infiltrer doucement et s'accumuler dans le système nerveux et tous les organes, activant et stimulant l'énergie nerveuse, cette force motrice de la machine humaine.

Chaque famille devrait posséder cet ouvrage pour y puiser les connaissances utiles et indispensables à la santé afin d'avoir toujours sous la main l'explication de la maladie ainsi que le remède spécifique de la guérison certaine et garantie.

**C'EST GRATUIT.** Hommes et femmes, célibataires et mariés, écrivez une simple carte postale à Mr le Docteur M.A. GRARD, 30, Avenue Alexandre Bertrand, BRUXELLES-FOREST, pour recevoir par retour, sous enveloppe fermée le précis d'electrothérapie avec illustrations et dessins explicatifs. Affranchissement pour l'étranger : Lettres fr. 1.50 - Cartes fr. 0,90

Le traité d'electrothérapie comprend 5 chapitres :

1<sup>re</sup> PARTIE : **SYSTÈME NERVEUX.**

Neurasthénie, Névroses diverses, Névralgies, Névrites, Maladies de la Moelle épinière, Paralyties.

2<sup>me</sup> PARTIE : **ORGANES SEXUELS et APPAREIL URINAIRE.**

Impuissance totale ou partielle, Varicocèle, Pertes séminales, Prostatorrhée, Écoulements, Affections vénériennes et maladies des reins, de la vessie et de la prostate.

3<sup>me</sup> PARTIE : **MALADIES DE LA FEMME.**

Métrite, Salpingite, Leucorrhée, Écoulements, Anémie, Faiblesse extrême, Aménorrhée et dysménorrhée.

4<sup>me</sup> PARTIE : **VOIES DIGESTIVES.**

Dyspepsie, gastrite, gastralgie, dilatation, vomissements, aigreurs, constipation, entérites multiples, occlusion intestinale, maladies du foie.

5<sup>me</sup> PARTIE : **SYSTÈME MUSCULAIRE ET LOCOMOTEUR.**

Myalgies, Rhumatismes divers, Goutte, Sciatique, Arthritisme, Artério-sclérose, Troubles de la nutrition, Lithiases, Diminution du degré de résistance organique.

- H. LAVEDAN : Leur cœur.  
M. LEVEL : L'Épouvante.  
J. LONDON : L'appel de la forêt.  
A. LONDRES : Adieu Cayenne. Au bain. Le chemin de Buenos-Ayres.  
A. LOOS : Les hommes préfèrent les blondes. Mais ils épousent les brunes.  
Jean LORRAIN : La Maison Philibert.  
P. LOUYS : Aphrodite. Archipel. Les aventures du roi Pausole. Les chansons de Bilitis. La Femme et le Pantin.  
MAC ORLAN : La Bandera. La tradition de minuit. La cavalière Elsa. Rues secrètes.  
L.-P. MARGUERITE : Pensionnat de jeunes filles.  
J. MAREZE : L'apprenti gigolo.  
MARTET : Dolorès.  
A. MAUROIS : Bernard Quesnay ?  
SOMERSET-MAUGHAM : L'archipel aux sirènes. L'envoûte. La passe dangereuse. Le sortilège malais.  
P. MORAND : 1900. Fermé la nuit.  
A. MERCIER : La vengeance de Kâli.  
P. MILLE et DEMAISSON : La femme et l'homme nu.  
P. MORAND : Ouvert la nuit.  
S. NORMAND : La maison de laideur et de lésine.  
Ch. et H. OMESSA : Anaitis, fille de Carthage.  
G. OUDARD : Le désir de l'amour.  
J. PEYRE : L'Escadron blanc.  
H. PIERHOMME : Le bandit vierge.  
M. PORLOCK : Panique.  
M. PREVOST : L'accordeur aveugle. L'américain. Féminités. Pierre et Thérèse. La princesse d'Erminge.  
R. PUJOL : Le resquilleur sentimental.  
M. QUERLIN : Les ventres maudits.  
RECOULY : Joffre. Le Mémorial de Foch.  
P. de RÉGNIER : La vie de Patachon.  
ROSNY Aimé : Le fils légitime.  
ROSNY Jeune : La courtisane passionnée. La courtisane triomphante.  
J.-H. ROSNY Jeune : Les folles passions de Pauline Borghèse.  
L. ROUBAUD : Les enfants de Cain.  
F. ROZ : La lumière de Paris.  
J.-T. SAMAT : Camard Gardian. Sangar taureau.  
T. SANDRE : Le corsaire Pellot.  
Nicolas SÉGUR : La Chair.  
STEVENSON : Les aventures de David Balfour. Catriona. L'île aux trésors. Le rellux.  
SAINT-SORNY : L'île d'amour.  
G. SOULAGES : Le malheureux petit voyage.  
G. SUAREZ : Clemenceau.  
TRISTAN BERNARD : Amants et voleurs.  
P. VALDAGNE : Ce bon Monsieur Poulgrin.  
H. VAN OFFEL : Le tatouage bleu.  
C. VAUTEL : L'amour à la parisienne.  
H.-G. WELLS : Monsieur Barnstaple chez les Hommes-Dieux. Les roues de la chance. Le trésor dans la forêt.  
WILLY : Ginette la rêveuse.  
WILLY et COLETTE WILLY : Claudine à l'école. Claudine à Paris. Claudine s'en va.  
G. WODEHOUSE : La petite garçonne.  
XXX : Bonnes histoires. Histoires de fumoir. Histoires parisiennes. Les nouveaux mémoires de Casanova.



DETECTIVE

# NOTRE-DAME DU HASARD

Pages 4 et 5, le début d'un sensationnel reportage sur le jeu, par le célèbre romancier d'aventures MAURICE MARROU.